

Cahier 251 - Le Cercle Ernest Renan

Fondé en 1949 par Prosper ALFARIC

Professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Strasbourg

Et Georges Ory

Anciens présidents :

Madame Jannick Soisson-Roux, Prosper Alfalic,
Georges Ory, Guy Fau, Jean Magne, André Brisset

Membres d'honneur : Francis PERRIN (✠) ; Yves COPPENS, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Jean-Claude PECKER, professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Emmanuel LEROY-LADURIE, historien, professeur au Collège de France, administrateur général de la Bibliothèque Nationale ; Paul ANXIONNAZ, ancien ministre, Professeur Louis ROUGIER (✠) ; Jean MAGNE, Docteur en Histoire des Religions - Licencié en Philosophie (✠).

<p>Adhésion comprenant le service des cahiers : France et départements d'outre-mer : 40 Euros Pays de l'Union européenne et territoires d'outre-mer : 47 Euros Pays d'Europe hors de l'Union Européenne : 55 Euros Autres continents : 62 Euros A adresser : 67, boulevard des Invalides – 75007 - Paris</p>

L'année comptable allant du 1^{er} Janvier au 31 Décembre, toute adhésion en cours d'année, avant le 30 Septembre, entraîne automatiquement l'envoi des Cahiers publiés depuis le début de l'année.

Nous prions nos adhérents de régler leur cotisation avant le 15 Janvier. Les adhésions survenant durant le quatrième trimestre sont considérées comme portant sur l'année suivante.

Réunions du Cercle : Une réunion, comprenant une conférence, a lieu tous les mois à partir de Septembre jusqu'à Juin tous **les 3èmes jeudis de chaque mois, à 17 heures, à l'Hôtel de l'Industrie 4, place Saint Germain des Prés – 75006 Paris, salle des trois Consuls – 1^{er} étage...**

Si des adhérents de province désirent recevoir une invitation personnelle à nos conférences, il suffit qu'ils en fassent la demande à :

Monsieur Jean-Claude Dubreuil - Secrétaire du Cercle Ernest Renan
 93, cours Paul Doumer – 17100 - Saintes.
secretaire.renan@laposte.net

On peut se procurer ces conférences au prix de 8 Euros franco
 au Cercle Ernest Renan 67, boulevard des Invalides - 75007 - Paris

<p>Ce numéro des Cahiers du Cercle Ernest Renan a été composé par les soins de membres de l'association – Cercle Ernest Renan – Siège social : 52 avenue de Paris – 94200 Vincennes.</p>
--

<p>Président : Monsieur Guy Rachet - 67, boulevard des Invalides – 75014 Paris FR. ISSN 008.0098.</p>
--

« Quant aux personnes qui ont besoin, dans l'intérêt de leur croyance, que je sois un ignorant, un esprit faux, un homme de mauvaise foi, je n'ai pas la prétention de modifier leur avis. Si cette opinion est nécessaire au repos de quelques personnes pieuses, je me ferais un véritable scrupule de les désabuser. »

Ernest Renan

Les opinions exprimées dans les articles des Cahiers le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Le Cercle Ernest Renan, refusant tout dogmatisme et estime que nul ne possède la Vérité, mais se doit de la rechercher, se fait un devoir de publier des textes qui reflètent les points de vue les plus divers et parfois opposés. Il n'y a pas chez nous de censure. Les seules « doctrines » dont peut se targuer notre Cercle sont la recherche de la connaissance dans la tolérance et la remise en question permanente des opinions admises. Il reprend à son profit l'antique formule de Pyrrhon rapportée par Plutarque : « Εν τοις ἀδηλοῖς ἐπεχῶ » « Dans le doute je suspends mon jugement. »

<http://www.cercleernestrenan.org>

SOMMAIRE

Un avatar du paganisme (suite)	5
Chapitres XVI	
Pierre Soisson	
Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne	25
Guy Rchet	
L'Homme, ce que j'en sais ou ce que j'en crois	49
André Lama	
Léon X et la fable du Christ	79
Enrico Tuccinardi	
Simple billet	117
Guy Rchet	
Les livres :	
Christian BOUCHET, B.A. – BA Occultisme	120
Bernard Blandre	

Bureau en exercice du Cercle Ernest Renan

Présidents d'honneur :

Mme Jannick SOISSON-ROUX
Docteur en Philosophie
Ancien président

Président :

M. Guy RACHET
Écrivain

Vice-président – Responsable des conférences mensuelles :

M. Ferdinand FERRAND

Secrétaire Général :

M. Jean-Claude DUBREUIL

Trésorier : Mme Liliane LAPLAINE

Gestionnaire du site Internet :

M. Philippe SAIDANI

Membres du bureau – Conseillers à la Rédaction :

Mme Jannick SOISSON-ROUX
M. Peter FARREN
M. Pierre DANE
M. Bruno ALEXANDRE

**UN AVATAR DU PAGANISME :
UN CHRIST NOMME JESUS – (SUITE)**

2ème PARTIE

LES EVENEMENTS DE LA VIE DE JESUS

DANS LES EVANGILES CANONIQUES

CHAPITRE XVII

LA PASSION

Penchons-nous maintenant sur la partie de plus dramatique de l'histoire de Jésus : sa passion et sa mort. C'est là qu'apparaît l'essentiel du mystère chrétien. Georges Ory signale qu'un certain nombre de critiques estiment que le récit de la Passion a constitué tout d'abord un texte isolé, indépendant des évangiles. Ceux-ci auraient été construits à rebours à partir de la passion ou bien auraient été incorporés à cette partie qui aurait servi de conclusion. Ce point de vue est séduisant : on sent en effet une unité dans le récit de la Passion et de la mort de Jésus qui fait totalement défaut au récit de la vie publique du Christ chrétien.

Mais examinons d'abord les différentes phases de ces journées dramatiques telles que les relatent les évangiles canoniques.

LE COMLOT

Matthieu indique qu'au moment où les princes des prêtres et les anciens complotent l'arrestation de Jésus, le Grand-Prêtre - ou Souverain Sacrificateur - est Caïphe. Plus tard, quand Jésus va comparaître devant le Sanhédrin¹, Matthieu cite nommément Caïphe.

¹ *Évangile de Matthieu, XXVI, 3.*

On sait encore avec précision que celui-ci fut Grand-Prêtre de 18 à 36. Ni Marc, ni Luc ne le nomme : ils parlent seulement du Souverain Sacrificateur. Mais la présence d'Anne (Ananias ou Ananius) en tant que Grand-Prêtre est impossible, car il ne l'était plus depuis longtemps.

TRAHISON DE JUDAS²

Cette trahison, rapportée par les trois synoptiques, est illogique. Pourquoi Judas trahit-il ? Pour de l'argent ? On ne voit pas en quoi les autorités religieuses de Jérusalem, voulant arrêter et condamner Jésus, ont besoin qu'un de ses compagnons le trahisse. D'après toutes les scènes décrites dans les évangiles, Jésus doit être assez connu physiquement et son enseignement a été assez public - il aurait été jusqu'à rosser les marchands du Temple à coups de fouet - pour que, si ces autorités ont quelques chose à lui reprocher, elles le fassent facilement arrêter et juger sans avoir besoin de l'intervention de Judas. Autrement dit, on va jeter trente pièces d'argent par la fenêtre, ce qui tendrait à prouver que la réputation d'hommes d'affaires avisés dont jouissent les Juifs est usurpée.

PREPARATION DE LA PAQUE

D'après Marc, les disciple demandent à Jésus : « Où veux-tu que nous allions te préparer le repas de la Pâque ? » alors « il envoya deux de ses disciples et leur dit : allez à la ville, un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera : suivez le là où il entrera, dites au maître de la maison : où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Il vous montrera une salle haute aménagée et toute prête... » Même récit chez Luc. Matthieu ne dit pas exactement la même chose : « ... les disciples vinrent dire à Jésus : où veux-tu que nous te préparions le repas de la Pâque ? Il répondit : allez à la ville, chez Untel et dites lui : le Maître dit : mon temps est proche, c'est chez toi que je célébrerai la Pâque ».

Donc, après son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus et ses compagnons en sont ressortis puisqu'il dit : « Allez à la ville... ». En

² *Évangiles de Marc*, XIV, 10-11 ; *Matthieu*, XXVI, 14-16 ; *Luc*, XXVII, 3-6.

outré, suivant Matthieu, Jésus semble connaître le “restaurateur”, ce qui est étonnant puisque, d'après les synoptiques, il n'est jamais allé à Jérusalem avant le jour où il y a fait son entrée triomphale, c'est à dire trois jours auparavant. Comme il semble qu'il en soit reparti aussitôt, il est étonnant qu'il ait désigné un hôte bien défini.

Notons également le qualificatif de Maître que s'octroie Jésus. Serait-ce la traduction du rabbi araméen ?

LA CENE³

Quand Jésus consacre le vin, les paroles rapportées par Marc sont : « Ceci est mon sang (le sang) de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés ». Certains manuscrits, chez Marc comme chez Matthieu, portent, au lieu d'“alliance”, “nouvelle alliance”, ce qui est différent suivant qu'il s'agit de l'Alliance entre Iahvé et le peuple juif ou de la Nouvelle Alliance chrétienne. Chez Luc, le texte porte toujours, dans tous les manuscrits Nouvelle Alliance.

L'interpolation du mot “nouvelle” est flagrante dans certains textes de Marc ou de Matthieu : ces deux auteurs sont encore imprégnés de judaïsme - ce sont les deux plus anciens synoptiques - et, dans leur esprit, il s'agit de l'alliance promise par Dieu au peuple d'Israël. Alors que, pour Luc, ou pour les interpolateurs romanisés, écrivant plus tard et reflétant encore en partie la tendance anti-judaïque de Marcion, les termes “nouvelle alliance” viennent normalement sous leur plume.

Jean ne fait aucune mention de la consécration du pain et de vin. Il est le seul évangéliste canonique, par contre, à signaler le lavement des pieds.

A la fin du repas, Jésus prédit à Pierre qu'il le reniera trois fois. Mais chez Jean, il désigne le traître avec précision : « En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera. Les disciples se regardaient les uns les autres et se demandaient de qui il parlait. Un de ses disciples, celui que Jésus aimait, était couché à table près de Jésus. Simon Pierre lui fit signe et lui dit : demande qui est celui dont il parle. Et ce disciple se pencha sur la poitrine de Jésus et lui dit : Seigneur, qui

³ *Évangiles de Marc*, XIV, 16-31 ; *Matthieu*, XXVI, 20-35 ; *Luc*, XXII, 14-21 ; *Jean*, XIII, 1-38.

est-ce ? Jésus lui répondit : c'est celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai. Il trempa le morceau et le donna à Judas, fils de Simon l'Iscaïote. Dès que (Judas eût reçu) le morceau, Satan entra en lui. Jésus lui dit : ce que tu fais, fais le vite »⁴. Chez Marc et Matthieu, Jésus se contente de dire que le traître sera celui qui met la main au plat avec lui.

Il est étonnant qu'après cette révélation, aucun des apôtres n'ait demandé des explications à Judas et l'ait laissé tranquillement.

Mais il y a plus important :

La Cène, telle que la décrivent les évangiles, est-elle bien un repas de Pâque ? Il est surprenant, si c'est le cas, qu'aucun d'eux ne fasse mention nulle part des cinq caractéristiques de ce repas rituel juif :

- le pain sans levain,
- les herbes amères,
- l'agneau rôti,
- les quatre coupes de vin,
- la cinquième coupe, dite "coupe d'Élie".

Jean, par ailleurs, est affirmatif : il ne s'agit pas, pour lui, d'un repas pascal, puisqu'il écrit : « Avant la fête de Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde au Père, Jésus... pendant le repas, alors que le diable avait déjà mis au cœur de Judas, fils de Simon, de le livrer... »⁵, ce qu'il confirme par la suite en écrivant « De chez Caïphe, ils emmenèrent Jésus au prétoire afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque »⁶ Ce texte montre que le repas de Pâque n'avait pas encore eu lieu quand les Juifs emmenèrent Jésus au prétoire, puisqu'ils l'emmenèrent là pour ne pas se souiller et pouvoir manger la Pâque. Donc le repas de la Pâque n'avait pas encore eu lieu lorsque Jésus fut emmené devant Pilate.

Un peu plus loin, le même évangéliste dit encore, alors que Jésus vient d'expirer : « C'était le préparation et pour ne pas laisser les corps en croix pendant le sabbat... »⁷. Cela nous amène à penser que, d'après Jean, la Passion ne s'est pas déroulée à la veille de Pâque, mais à la veille d'un sabbat ordinaire, ce qui explique qu'aucun des quatre évangélistes ne parlent des éléments rituels du repas pascal.

⁴ *Évangile de Jean*, XIII, 27.

⁵ *Ibidem*, XIII, 1.

⁶ *Ibidem*, XVIII, 18.

⁷ *Ibidem*, XIX, 31.

Par contre, si nous examinons soigneusement les faits et gestes de Jésus, pendant la Cène, tels qu'ils nous sont rapportés, tout fait penser à un rituel juif qui accompagne le repas du début du sabbat. Après l'office du vendredi soir, à la synagogue et avant le repas en commun, le chef de famille récite le Kaddish (sanctification du sabbat) sur une coupe de vin qui symbolise la bénédiction de Iahvé. Ensuite il bénit le pain spécial du sabbat : la halla, en récitant une action de grâce. C'est exactement ce que fait Jésus : « Pendant qu'ils mangeaient Jésus prit du pain et après dit la bénédiction... il prit ensuite une coupe ; et après avoir rendu grâce... »⁸ ; « Jésus prit du pain et après avoir dit la bénédiction... il prit ensuite une coupe ; et après avoir rendu grâce... »⁹ ; « ... ensuite il prit du pain et après avoir rendu grâce... de même il prit la coupe et après avoir rendu grâce ... »¹⁰. De même, on lit chez Paul : « Le Seigneur Jésus dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâce... »¹¹. La manière de faire de Jésus correspond, nous le répétons, à un rituel d'ouverture de sabbat et plus particulièrement même à un rituel propre aux Esséniens de Qumrân.

GETHSEMANI¹²

Les récits de Marc et de Matthieu sont à peu près concordants. Luc, à son habitude, en rajoute : « ... en proie à l'angoisse, il pria plus instamment et sa sueur devint comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre ». Certains manuscrits omettent ce passage. L'imagination a des limites ! La nuit passée sur le Mont des Oliviers rappelle étrangement le texte de Zacharie : « Ses pieds se placeront en ce jour là sur le Mont des Oliviers qui est vis à vis de Jérusalem, du côté de l'Orient »¹³.

⁸ *Évangile de Marc*, XIV, 22-24.

⁹ *Évangile de Matthieu*, XXII, 26-27.

¹⁰ *Évangile de Luc*, XXII, 19-20.

¹¹ *1 Corinthiens*, XI, 24-26.

¹² *Évangiles de Marc*, XIV, 32-50, *Matthieu*, XXVI, 36-46 ; *Luc*, XXII, 39-46 ; *Jean*, XVIII, 1.

¹³ *Zacharie*, XIV, 4.

ARRESTATION DE JESUS¹⁴

Entre les quatre évangélistes apparaissent de très nettes variantes : les trois synoptiques signalent le baiser de Judas ; Jean n'en parle pas : chez lui, c'est Jésus qui s'avance vers les gardes et leur dit : « Qui cherchez-vous ? »¹⁵.

Matthieu écrit : « Un de ceux qui étaient là tira l'épée, frappa le serviteur du Souverain Sacrificateur et lui emporta l'oreille »¹⁶. Même version chez Matthieu et Luc. Mais, chez Jean, c'est Simon-Pierre qui frappe le serviteur et lui coupe une oreille, précisément l'oreille droite. Il précise même le nom de la victime : Malchus¹⁷ - nom sans rapport avec l'araméen -. Toujours chez Jean : « Jésus dit à Pierre : remets ton épée au fourreau »¹⁸. Aucune référence à cet ordre chez Marc, alors que chez Matthieu, Jésus dit à celui qu'il a frappé : « Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée », ce qui est en contradiction complète avec ce qu'il a précédemment affirmé : « Que celui qui n'a point d'épée vende son manteau pour en acheter une »¹⁹. Chez Luc, un miracle s'ajoute à la scène : « Mais Jésus prit la parole et dit : tenez-vous là ! Puis il touche l'oreille de cet homme et le guérit »²⁰. Comment peut-on penser que, devant une guérison aussi extraordinaire, trois évangélistes sur quatre restent muets ? Il semble en outre fort étonnant que Pierre ou l'un des disciples se promène couramment armé d'une épée...

De plus, comment un tel miracle n'aurait-il pas ému les gardes venus l'arrêter, le serviteur du Grand-Prêtre (que faisait-il d'ailleurs en ces lieux ?) au point de les faire hésiter à appréhender Jésus. Mais tout le monde a l'air de considérer la repousse immédiate d'une oreille coupée comme un phénomène des plus courants...

¹⁴ Marc, XIV, 32-50 ; *Matthieu*, XXVI, 36-54 ; *Luc*, XXI, 39-51 ; *Jean*, XVII, 1-10.

¹⁵ *Évangile de Jean*, XVIII, 4.

¹⁶ *Évangile de Matthieu*, XIV, 47.

¹⁷ *Évangile de Jean*, XVIII, 10.

¹⁸ *Ibidem*, XVIII, 11.

¹⁹ *Évangile de Luc*, XXII, 24.

²⁰ *Ibidem*, XXII, 51.

Outre les versions différentes des divers évangélistes, constatons l'illogisme en ce qui concerne la trahison de Judas. Nous avons déjà fait remarquer que beaucoup, et particulièrement la police du Temple devaient connaître Jésus, si tant est qu'il se soit manifesté en prêchant dans le Temple ou sur la place publique de Jérusalem. Lui-même fait remarquer que tout le monde le connaît dans la Ville sainte : « Vous êtes venus, comme après un brigand, avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le Temple et vous n'avez pas mis la main sur moi »²¹ ; « J'étais tous les jours parmi vous, j'enseignais dans le Temple, et vous ne vous êtes pas saisis de moi »²² ; « J'étais tous les jours assis dans le Temple, j'enseignais, et vous ne vous êtes pas saisis de moi »²³. En quoi les gardes auraient-ils eu besoin de Judas pour leur désigner Jésus ? Les autorités religieuses auraient pu le faire reconnaître par n'importe qui et économiser ainsi trente deniers. D'autre part, là encore, les synoptiques se contredisent sans en éprouver la moindre gêne : en effet, les trois répliques de Jésus que nous venons de citer semblent indiquer qu'il est resté très longtemps ou très souvent à Jérusalem. Or aucun de ces trois auteurs ne signale d'autres séjours dans la Ville Sainte que celui qu'il y fait juste avant sa passion, sauf en ce qui concerne Luc qui a évoqué l'épisode de Jésus enfant parlant dans le Temple.

La suite disponible sur nos cahiers....

²¹ *Ibidem*, XXII, 52-53.

²² *Évangile de Marc*, XIV, 49.

²³ *Évangile de Matthieu*, XXVI, 55.

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **133**

LES TROUBADOURS ET LA NAISSANCE
DE LA LYRIQUE EUROPÉENNE

Par Guy RACHET

Les troubadours et les poètes méridionaux ont chanté leurs chansons dans une langue unifiée, une langue littéraire utilisée par tous les poètes lyriques du sud de la France. Le terme plus couramment utilisé pour désigner la langue des troubadours est occitan, ou, mieux encore, lemozi, le parler du Limousin, lequel est tout proche de la langue du premier troubadour.

On peut voir dans ces chansons l'une des premières manifestations littéraires d'une langue européenne moderne.

L'auteur va ainsi dresser une histoire du phénomène « troubadour » et de l'amour courtois. Il va nous faire sentir combien ce XIIe siècle méridional est original et riche en potentialités. Original par la liberté de mœurs et de créativité que représente la littérature troubadouresque, mais aussi par l'apparition d'une lyrique qui renoue avec l'antique lyrique gréco-romaine à travers la tradition latine, et ceci dans une langue nouvelle, une langue vernaculaire née du mariage de la latinité et de la germanité.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

CE QUE LA CULTURE DOIT AUX ARABES D'ESPAGNE

GuyRachet (guyrachet@noos.fr)

« *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne* » : tel est le titre de la traduction française d'un ancien livre de Juan Vernet, sans doute remis à la vente car la première édition date de 1985. En effet, ceux qui, comme moi, sont inscrits à *Price Minister* (un moyen incomparable, avec *Amazon*, pour se procurer des livres introuvables ou récents en langues étrangères) ont dû récemment recevoir, d'une façon renouvelée, une invitation à acquérir cet ouvrage : ce que j'ai fait.

Juan Vernet, professeur de philologie de l'université de Barcelone (selon ce qui nous est confié sur la quatrième de couverture) est connu dans le monde des spécialistes pour ses travaux sur l'Espagne musulmane. Son « essai » est traduit de l'espagnol par Gabriel Martinez-Gros. Personnellement, j'aurais tendance à remercier M. Martinez-Gros, d'avoir mis à la portée d'un « large » public, cette perle de la littérature arabe qu'est le *Collier de la Colombe* d'Ibn Hazm (sa traduction porte le titre de : *De l'amour et des amants*, ce qui n'est jamais que le sous-titre arabe de l'ouvrage : *Tawq al-hamâma fi-l-ulfa wa-l-ullâf*). Cependant, si je ne me trompe (mais même si je me trompe mon erreur ne change rien à mon propos), M. Martinez-Gros s'est joint au groupe d'universitaires compagnons de route de l'islam qui ont signé une pétition stalinienne contre le livre, critiquable sans doute, mais si juste par bien des aspects, de Sylvain Gouguenheim, Aristote au Mont Saint-Michel, ce qui est a priori inquiétant quant à son objectivité et son ouverture à la discussion ou à la critique.

De fait, le parti-pris de notre traducteur apparaît déjà dans la traduction du titre original : *La culture hispano-arabe en Orient et en Occident*. Parler de la « civilisation hispano-arabe en Orient et en Occident » a un sens et laisse supputer le programme de l'auteur, savoir que la civilisation de ce que les arabes appellent al-Andalous a rayonné sur l'islam oriental aussi bien que sur l'Occident chrétien.

Alors que le titre en français n'a déjà aucun sens : de quelle culture s'agit-il ? De celle des pommes de terre ? De la culture/civilisation mondiale ? Évidemment, sous l'ambiguïté du terme, notre auteur n'entend que la civilisation de l'Europe occidentale dite chrétienne. Car il se range trop visiblement, aux côtés de Juan Vernet, dans les rangs de ces compagnons de route qui soutiennent avec la servilité obligée de pitoyables dhimmis que Nous devons tout aux Arabes et à l'islam, que sans eux, comme certains perroquets ignares que j'ai épinglés dans mon livre toujours en attente d'éditeur sur les Racines de notre Europe le déclarent avec une assurance qui frise le ridicule, sinon l'imbécillité, nous nagerions toujours dans les ténèbres de la barbarie gothique (pauvres cathédrales elles aussi qualifiées de gothiques et qui pourtant témoignent non seulement d'une incomparable originalité architecturale mais donnent la preuve de connaissances techniques prodigieuses aussi bien en maçonnerie, en taille de la pierre, qu'en maîtrise de la fabrication du verre et des vitraux historiés, lesquels sont complètement ignorés du monde musulman, etc. ! Mais il est vrai que d'aucuns ont tenté de faire croire que l'Occident devait aussi aux Arabes nos cathédrales romanes et gothiques (et notre auteur compte parmi eux, voir les pages 277-278 concernant « l'art »), et même les sculptures qui ornent si abondamment leurs façades : le culot, la mauvaise foi, la sottise profonde des islamomanes est sans limite, d'une profondeur abyssale, tout autant que leur ignorance, car c'est trop ignorer la continuité architecturale gallo-romaine qui se poursuit pendant les périodes mérovingienne et surtout carolingienne, alors que les architectes du monde islamique, lesquels étaient souvent des chrétiens, doivent à peu près tout à l'architecture byzantine.

Dans son prologue (de l'édition espagnole qui date de 1974) Juan Vernet rappelle que l'Islam, qui reçut les savoirs de l'Antiquité, « les réalabora et les accrut (sic) de nouveaux apports décisifs – l'algèbre et la géométrie pour ne citer qu'un (sic car ils sont deux) exemple ; de l'arabe ils passèrent à l'Occident grâce aux traductions en latin et en langues romanes (?) et débouchèrent sur le majestueux déploiement scientifique de la Renaissance. » (p. 13). Car il faut rappeler que pour les islamophiles, les pauvres barbares chrétiens d'Occident doivent même ce qu'on appelle la Renaissance, à l'apport Arabe. On fait évidemment l'impasse sur tous les savants byzantins (fuyant les assauts sanglants des barbares turcs ottomans) et italiens

qui ont ouvert à partir de la fin du XIV^e siècle des écoles d'enseignement du grec tout en apportant en Europe occidentale tous ces manuscrits grecs de toute cette multitude d'œuvres originales d'auteurs restés inconnus ou ignorés des traducteurs en arabe : d'Homère et Hésiode à Apollonius de Rhodes et Théocrite, d'Eschyle à Aristophane, d'Hérodote et Thucydide à Polybe et Plutarque, etc. sans oublier, tous les philosophes et moralistes grecs que les arabes ont ignorés ou à peine connus par quelques bribes (présocratiques, stoïciens, épicuriens, sceptiques...), et, évidemment, tout l'apport des premiers « archéologues » italiens qui vont nous faire retrouver sur le terrain les antiquités romaines et bouleverser complètement nos conceptions de deux arts interdits par les censeurs islamiques, la peinture et la sculpture qui vont remplir de merveilles nos palais, nos places publiques et nos musées, ces derniers, inventés par les Grecs, étant restés totalement étrangers au monde musulman. Adonc, lorsque M. Vernet parle de l'algèbre et de la trigonométrie selon la citation que je viens de donner, on ose tout d'abord supposer que notre auteur ne retire pas aux Grecs l'invention de ces deux disciplines (ce qui a été froidement fait par les « commissaires » de la trop fameuse expositions sur « l'âge d'or de la civilisation arabe »), et on suppose qu'il entend seulement que les musulmans n'ont fait que perfectionner ces instruments mathématiques. Or, pour ce qui concerne l'algèbre, il cite deux fois Diophante, à qui on doit l'invention de ce qu'on a par la suite appelé l'algèbre : une première fois pour nous dire (p. 95) que « certains problèmes d'indétermination qui apparaissent dans les œuvres des mathématiciens arabes du 10^e siècle ne se trouvent pas chez Diophante », et une seconde fois (p. 138) pour nous apprendre (ce qui est faux) qu'il aurait écrit un traité sur les méthodes de calcul des Égyptiens. Quant à la trigonométrie il écrit sans sourcilier que : « son origine paraît purement arabe » ! Or le premier potache hellénisant sait qu'Ératosthène (v. 284-192 avant notre ère), l'un des directeurs de la Bibliothèque d'Alexandrie a calculé le périmètre de la Terre en utilisant un système géométrique préfigurant la trigonométrie intégrée comme science dans les mathématiques par Hipparque quelques décennies plus tard. Et si tout simplement on ouvre le volume II des textes des mathématiciens grecs de la Loeb Collection (*Selection illustrating the History of Greek Mathematics*, Londres et Harvard University) on pourra voir que les pp. 407 à 463 sont

consacrées aux textes grecs concernant la trigonométrie, dans lesquels évidemment, l'essentiel revient à Ptolémée et à Ménélas. On pourra aussi accéder directement aux textes grecs de Diophante sur l'algèbre de la page 512 à la p. 561. Il est vrai qu'on ne s'étonnera plus d'un si grossier oubli (ou ignorance ?) après avoir lu cet acte de modestie (ou de vérité) de Juan Vernet qui reconnaît (p. 15) que « l'auteur, toujours partial, aveuglé même, si on veut, par le texte qu'il achève d'écrire est mauvais juge de lui-même. » Partial et aveuglé : c'est bien ce qu'on peut dire de nos universitaires inquisiteurs qui ne cessent de marteler que nous devons tout, ou presque, à l'islam, au risque d'être taxé d'islamophobie (savante, il est vrai) si l'on ose mettre en question un tel dogme.

Les premières pages du livre de Juan Vernet concernent la naissance et l'expansion de l'islam. On pourrait contester quelques mots déplacés : p. 17, Mahomet n'a pas été « expulsé » de Taïf (une ville dans la montagne au sud de la Mecque où les riches Mecquois avaient des vergers et des vignes où ils passaient les mois chauds), il en est parti parce que personne ne voulait le recevoir ; l'envoi d'ambassadeurs à Byzance, Perse et Abyssinie par le Prophète semble être une invention tardive de sorte qu'on peut fortement douter qu'Isidore de Séville ait pu être au courant de cette « Révélation » comme le suppose Vernet ; et comment parler d'un « royaume » qu'aurait instauré Mahomet (p. 18) car l'état théocratique qu'il avait imposé en ralliant une partie des tribus de la péninsule arabique après l'occupation de la Mecque, n'a jamais prétendu être un « royaume ». Déclarer que le Coran (p. 18) est « l'unique source contemporaine et authentique qui nous informe de la vie du Prophète » est déjà téméraire car il est maintenant établi que la rédaction définitive du Coran remonterait même au début de l'époque abbasside soit plus d'un siècle après la mort du Prophète, mais ajouter que : « il montre à l'analyse que Muhammed avait acquis par un moyen quelconque, une idée des fractions égyptiennes, du théorème de Pythagore, et d'autres connaissances d'un niveau relativement élevé, » relève de la fantaisie ou plutôt du phantasme. Réduire l'état de dhimmi, lequel est celui de tous les conquis qui voulaient conserver leur religion, au devoir d'acquitter « un impôt particulier, assez léger » et parler d'une simple « tutelle légale », c'est se moquer du monde et minimiser au maximum les contraintes odieuses de la dhimmitude qui réduisaient les non musulmans à un

état qu'on a pu comparer à celui des serfs de la société féodale, sans oublier l'esclavage, à peu près ignoré de notre Moyen Âge. Présenter comme une « promenade militaire » (p. 20, comme d'ailleurs le font avec la plus grande mauvaise foi la majorité des dits historiens compagnons de route) la conquête sanglante de l'Afrique du Nord qui prit plus d'un demi-siècle de raids militaires et de massacres (voir l'historien arabe des conquêtes, soit le *Kitâb Futûh al-Buldan* de Baladhuri et les chroniques chrétiennes de l'époque), me paraît quelque peu « léger ». Il serait facile de multiplier ce genre de remarques tant ces approximations, ces vues rapides, abondent dans tout le livre, ce qui contraste d'ailleurs avec de longs et pesants développements destinés à exalter l'avancée du monde islamique sur le plan culturel (dont on amplifie les effets et les réalités, car ces savoirs ne concernent finalement qu'une infime élite intellectuelle) face à ces pauvres chrétiens (et pourquoi pas crétiens ?) d'Occident.

Cependant, qu'on me pardonne cet excursus, mais je ne peux laisser passer l'un de ces solécismes, sans doute dû au traducteur, dont l'origine se trouve dans la « francisation » de formes anglo-saxonnes qui appauvrissent de plus en plus notre vocabulaire : vous savez, les « en charge de » (*in charge of*) qui a définitivement remplacé chargé de, responsable de, etc., le sommet étant atteint par « en capacité » (en anglais *in the capacity of* a le sens de avoir qualité ou caractère pour... comme *in charge of* a le sens d'avoir la garde de...) pour « être capable », « être susceptible de », etc. Ici, il s'agit du mot « dédié » qui a remplacé définitivement consacré (serait-ce un effet pervers de la laïcisation de notre vocabulaire ?) De sorte que dédier qui à l'origine concernait un livre ou une chanson qu'on dédiait à quelqu'un, s'est généralisé pour se substituer à consacrer, vouer, destiner, sanctionner etc. même pour les églises jadis consacrées à un saint ou une sainte. Mais ici notre traducteur a surclassé tous nos perroquets des médias car, à propos du médecin al-Harriri (p. 41) il nous apprend que ce personnage s'est « dédié » totalement à la médecine... Voilà qui est surenchérir sur le psittacisme qui sévit à tous les niveaux de notre société.

Donc en poursuivant la lecture je lis avec surprise que, peut-être saisi par je ne sais quel prurit de franchise, notre auteur reconnaît qu'il « est vrai qu'à diverses occasions, on vit brûler des livres et persécuter des savants dans l'Espagne musulmane » (p. 37) et on, songe aussitôt (sans que Vernet ne nous donne de telles précisions)

aux œuvres d'Ibn Hazm (à commencer par son *Collier de la colombe*) qui ont été brûlées sur une place de Cordoue ou à Averroès qui a failli être mis à mort, a dû faire amende honorable et finalement s'exiler au Maroc. Mais afin de justifier ces si tolérants musulmans, Vernet se hâte de rappeler (dans la même page) que « Aristarque de Samos fut accusé d'impiété pour avoir défendu le système héliocentrique ». En réalité c'est Aristarque qui a posé l'hypothèse du système héliocentrique. Quant à l'accusation d'impiété qui a été à plusieurs reprises portée contre certains penseurs à Athènes, il faut préciser que ces accusations avaient avant tout un caractère politique, qu'elles étaient le fait d'un simple individu (en cette occurrence un certain Cléanthe, à en croire Plutarque qui rapporte cette anecdote) et qu'elle portait rarement à conséquence : ces défenseurs de la religion étaient similaires à nos modernes associations dont je tairai les sigles, qui s'érigent en tribunaux pour juger des opinions ou des propos qui leurs déplaisent. Aucun rapport donc, avec les tribunaux inquisitoriaux du christianisme et les fatwas des musulmans. Et précisons que ce genre de procès ne semble avoir été pratiqué qu'à Athènes, et ils étaient inconnus dans l'Alexandrie des Ptolémée. Ce qui nous montre que même dans des démocraties comme celle d'Athènes, il y a toujours des imbéciles, des fanatiques, des tartuffes, même si ce genre d'individu se rencontre surtout dans les pays où sévissent les religions monothéistes. Cependant, notre auteur fait l'impasse sur tous les massacres ou pogroms que connut l'Espagne musulmane.

Autre énormité qu'on est en droit de s'étonner de trouver sous la plume de quelqu'un censé être un « médiéviste ». Page 306 il parle d'artifices littéraires qui s'affirmeraient dans la littérature occidentale à partir de la Renaissance par suite du « développement de l'Humanisme et de la redécouverte des littératures latine et grecque. » Quoi ! le Moyen Âge occidental n'aurait donc pas connu la « littérature latine » ! Alors qu'on sait que, contrairement aux jeunes musulmans qui apprenaient à lire dans le Coran et ne pouvaient commencer d'autres études qu'à partir de dix ans ou plus encore, dès l'institution des écoles carolingiennes, et même plus tôt, l'enseignement était fondé essentiellement sur les anciens auteurs latins, en application du trivium et du quadrivium directement transmis de l'Antiquité à travers Boèce et Martianus Capella.

Permettez-moi ici de citer quelques passages de mon livre sur les *Racines de l'Europe*.

« Gerbert d'Aurillac (940-1003) a, de son côté, enseigné à l'ombre de la cathédrale de Reims dont il a été évêque entre 991 et 998, année où il fut nommé archevêque de Ravenne avant de monter peu après sur le trône pontifical sous le nom de Sylvestre II. Son disciple, Richer, moine de Saint-Rémi de Reims, nous a laissé d'amples éléments sur sa vie dans un ouvrage qui eut peu de notoriété en son temps, intitulé un peu abusivement *Histoire de Francs*²⁴.

Richer, qui donc fut l'élève de Gerbert, nous a conservé les éléments de son enseignement :

« Il rendit lucide, nous apprend-il, la dialectique en parcourant dans l'ordre que voici les livres suivants : il commença par l'Isagogue – ou introduction – de Porphyre d'après la traduction de Victorinus le rhéteur et aussi d'après celle de Manlius ; puis il expliqua le traité d'Aristote sur les Catégories ou Prédicats. Il exposa ensuite de façon parfaite le contenu du traité “peri hermeneias”, c'est-à-dire “De l'interprétation” (il s'agit du second traité composant l'Organon d'Aristote, suivant les Catégories). Il enseigna enfin à ses auditeurs les Topiques (c'est le quatrième traité de l'Organon, venant après les Premiers et les Seconds Analytiques), c'est-à-dire les fondements des preuves que Cicéron a traduites du grec en latin et dont le consul Manlius a donné un commentaire en six livres...

« Il lut aussi et commenta d'une manière pratique les quatre livres sur les différences topiques, les deux livres sur les syllogismes catégoriques, les trois livres sur les syllogismes hypothétiques, le livre unique qui est consacré aux définitions, ainsi que le livre unique qui a pour objet les divisions. Après l'étude de ces ouvrages, il voulait que ses élèves passassent à la science de la rhétorique ; mais il craignait qu'il leur fût impossible de s'élever à l'art oratoire sans la connaissance des modes d'élocution qui ne peuvent s'apprendre que chez les poètes. Il lut et commenta les poètes Virgile, Stace et Térence, ainsi que les satires de Juvénal, Perse et Horace, et

²⁴ Publiée et traduite sous le titre : *Richer, Histoire de France* (888-996), par R. Latouche, 2 vol. les Belles Lettres, Paris, 1964 et 1967 (réédition de la 1^{ère} éd. de 1930 et 1937 chez Honoré Champion).

l'historien Lucain²⁵... » (Cité par Pierre Riché, *de l'éducation antique*, mais repris à Richer, III 46-49²⁶. Les précisions entre parenthèses destinées à situer les traités cités à l'intérieur de *l'Organon*, sont des ajouts qui me reviennent).

Richer poursuit, à propos de la méthode d'enseignement de Gerbert, en rapportant qu'il confiait ensuite ses élèves à un « sophiste » pour les exercer à la controverse, puis il les initiait à l'arithmétique « qui est la première partie de la science mathématique », puis à la musique...

Par ce texte d'un témoin de l'époque on peut ainsi voir que l'enseignement de cet évêque, futur pape, était entièrement profane et que non content de recourir à plusieurs traités formant *l'Organon* d'Aristote, il leur faisait lire des poètes comme Horace, le chantre de l'épicurisme actif !

Et déjà dans ce IX^e siècle les écoles cathédrales, comme celle d'York, et les monastères, disposaient de bibliothèques. Ainsi, par exemple, le catalogue de la bibliothèque de Reichenau daté de 822 présente près de 500 titres et le monastère de Saint-Riquier, en 831, disposait d'une bibliothèque de 206 volumes parmi lesquels, outre des ouvrages religieux, on trouvait des Anciens comme le grammairien Donat, la *Rhétorique* de Cicéron, les poèmes de Virgile. Les œuvres de ce dernier, *Énéide*, *Géorgiques* et *Bucoliques* (par ce dernier recueil il a transmis à l'Occident latin certaines formes de la poésie alexandrine représentée notamment par Théocrite), considéré comme l'un des plus grands poètes de l'humanité, se retrouvent à la base de l'enseignement des clercs du Moyen Âge au point que Theodor Haecker a pu le déclarer « Père de l'Occident »²⁷.

²⁵ Lucain, Romain originaire de Cordoue (39-65), était le neveu de Sénèque. Son œuvre, la *Pharsale*, est une sorte de grand poème épico-historique, dont le fond est la guerre qui sévit entre César et Pompée. Pompée fut vaincu par César près de la ville grecque de Pharsale.

²⁶ Ce texte dans sa traduction se trouve aux pp. 55 et 57 de l'édition des Belles Lettres. Si l'on continue la lecture de ce texte, on verra que Richer dans son éloge de Gerbert montre une connaissance de la science géométrique des Grecs qu'il cite, et de Platon à propos de ce qu'il développe sur les causes (pp. 59 sq.)

²⁷ T. Haecker, *Virgile, Père de l'Occident*, Desclée de Brouwer, Paris, 1935.

Mais on peut aussi découvrir qu'ont été conservées les pièces du théâtre latin et qu'elles étaient lues et étudiées non seulement dans les écoles cathédrales, mais même dans les couvents. Ainsi, dès le X^e siècle Hrosvita, une chanoinesse de l'abbaye de Gandersheim, en Saxe, écrit des dialogues imités, assure-t-elle, de Térence. Sans doute ces petites pièces se veulent édifiantes, mais cela permet de déduire que même les femmes dans des couvents lisaient, dès cette lointaine époque, le profane Térence ! Mais, surtout, le XII^e siècle voit fleurir tout un théâtre imité de Plaute et de Térence, dû à des clercs vivant entre Blois, Orléans et Chartres. Ces comédies ne sont plus des textes chrétiens édifiants, mais des comédies latines dans une totale tradition païenne, où sont invoqués les dieux antiques et non le dieu des chrétiens, où interviennent amants, maîtresses et entremetteuses, comme dans la nouvelle comédie attique dont Ménandre est le plus illustre représentant, qui a inspiré tout le théâtre classique latin.

Quand on parvient au début du XII^e siècle, on peut assurer que l'on connaît et pratique tous les auteurs latins, à quelques exceptions près, y compris un encyclopédiste comme Pline le naturaliste, des philosophes comme Sénèque, Apulée ou Macrobe, des historiens comme Salluste, Quinte-Curce, Justin, Tite-Live par lesquels les médiévaux ont une connaissance autrement plus étendue et sûre de l'Antiquité que les historiens musulmans dont l'Histoire commence avec David et Salomon pour se continuer avec Mahomet, et qui ignorent même tout de la Perse des grandes périodes achéménide et Parthe, et n'ont recueilli que quelques récits légendaires à propos des Sassanides !

Les autres auteurs du cursus sont Horace qui se déclarait hautement épicurien, Virgile, Lucain, Ovide dont les *Métamorphoses* ont conservé dans une magnifique langue poétique on peut dire l'essentiel des mythes de la Grèce, Perse, Juvénal, Salluste, Stace, Ésope, Avianus, Plaute et Térence, Macrobe enfin dont le *Commentaire sur le Songe de Scipion* participe à l'introduction dans la pensée médiévale du néo-platonisme et du néo-pythagorisme. Et, naturellement, Boèce dont la *Consolation de la philosophie*, vision purement païenne de la morale, a exercé une influence capitale sur le développement de la pensée médiévale, mais, surtout, comme je l'ai déjà noté, il donna aux scolastiques les premiers commentaires en latin de *l'Isagogé* de Porphyre, des *Catégories* d'Aristote, des

traductions des *Premiers Analytiques* d'Aristote (et peut-être bien des *Seconds Analytiques*) ainsi que de ses *Arguments sophistiques* et des *Topiques*, sans parler d'une série de traités fortement marqués par l'aristotélisme.

Bien que moins souvent cité, on ne peut négliger l'importance de Sénèque dans la formation des clercs du Moyen Âge. Ce serait en lisant dans la LVIII^e lettre à Lucilius la définition des Idées de Platon, que Bernard de Chartres, mort vers 1125, serait devenu platonicien²⁸. Mais on pourrait multiplier facilement les exemples tant ces lettres de Sénèque sont riches en aperçus sur les écoles philosophiques grecques, et il en va d'ailleurs de même avec les lettres de Cicéron. Étaient aussi lues les *Questions Naturelles* de Sénèque où sont recueillies de nombreuses hypothèses ou découvertes scientifiques des Grecs, comme ces vues rationnelles sur le tonnerre qui n'est plus la manifestation de la colère d'un dieu, mais « le son produit par un air sec lors de la collision des nuages », ou dans le livre VII où il est question du monde et du système solaire. Là, Sénèque pose la question de savoir si la terre tourne sur elle-même et si finalement ce ne serait pas elle qui tournerait autour du soleil et non le soleil et les planètes qui tourneraient autour de la terre selon la vision héritée de Ptolémée (postérieur d'un demi-siècle à Sénèque mort en 65) et adoptée aussi bien par les chrétiens que les musulmans. Plus loin il parle aussi de l'effet grossissant des verres... Mais plus encore que dans ces détails, c'est par une pensée résolument scientifique que Sénèque va exercer une influence capitale sur le développement de la pensée médiévale, ce que résume en une phrase lumineuse Pierre Hadot : « Sénèque a contribué de manière importante à la formation de l'idée de progrès scientifique dans notre philosophie occidentale » (*Voile d'Isis*, p. 178).

C'est cette large connaissance de l'Antiquité romaine et même grecque qui a pu faire prononcer ce constat de Bernard de Chartres²⁹ : « Nous sommes comme des nains assis sur les épaules de

²⁸ Si l'on en croit Gilson, *Philosophie*, p. 260.

²⁹ Cette célèbre citation qu'on trouve dans plusieurs ouvrages sur la pensée médiévale, a été conservée dans un traité polémique de l'un des plus brillants penseurs du XII^e s., Alain de Lille (1128-1203), l'*Anti-Claudianus*, une somme poétique des Sept arts libéraux. Elle est aussi rapportée par Jean de Salisbury, dans son *Metalogicon*.

géants. Nous voyons donc plus de choses que les Anciens et plus éloignées, non par la pénétration de notre propre vue... mais parce qu'ils nous soulèvent et nous exhaussent de toute leur hauteur gigantesque. » Je dis bien l'Antiquité grecque, car à travers les latins et les traductions littéraires du grec faites dès l'époque romaine, les hommes et j'ajouterai les femmes des classes cultivées au XII^e siècle, connaissaient infiniment mieux les anciens Grecs qu'aucun musulman. On sait que c'était une lecture courante que celle du Roman de Thèbes, fondé en grande partie sur la Thébaïde de Stace, du Roman d'Eneas, fondé notamment sur l'Énéide, et du Roman de Troie de Benoît de Sainte-Maure. Si l'on ajoute à cela l'œuvre à peu près totale d'Ovide si pratiquée dès la fin du XI^e siècle au point qu'on a pu appeler cette période et le siècle suivant *l'aetas ovidiana*, on peut voir que tous les grands mythes grecs, tout ce que les Grecs eux-mêmes connaissaient par la lecture directe d'Homère et les poètes tragiques athéniens, était familier aux hommes du Moyen Âge occidental, ce qui les mets nettement au-dessus des érudits musulmans qui n'ont jamais fréquenté qu'Aristote, les commentateurs de Platon et un néoplatonisme qu'ils prenaient pour de l'aristotélisme ou du platonisme.

En revanche, l'enseignement chez les musulmans est obéré par une étude prolongée du seul Coran, ce que confirme Ibn Khaldoun (*Discours*, trad. Vincent Monteil, Sindbad, 1978, T. II, pp. 898-899) : « La source (asl) de toutes les sciences traditionnelles, nous apprend-il, ce sont les prescriptions du Coran et de la Sunna – c'est-à-dire de la Loi révélée par Dieu et Son Apôtre – ainsi que toutes les sciences connexes nécessaires à leur utilisation : c'est le cas, notamment, de la philologie arabe, car l'arabe est la langue de l'islâm et de la Révélation coranique. Il y a un grand nombre de sciences traditionnelles, car c'est le devoir de tout musulman, légalement capable, de connaître ses obligations religieuses. Celles-ci sont tirées du Coran et de la Sunna, soit directement, soit d'un commun accord, soit par "rattachement". On commence donc par l'étude textuelle du Coran, c'est-à-dire par l'exégèse (tafsîr). Ensuite, on examinera le Coran à deux points de vue... » Ayant posé ces principes, Ibn Khaldoun peut parler des sources du droit et de la jurisprudence qui se trouve précisément dans ces études coraniques. Toutes les pages qui suivent, consacrées à l'exégèse et la lecture coraniques, révèlent combien ce texte du Coran était prégnant,

combien il se trouve à la base de tout savoir chez les musulmans. « Apprendre le Coran aux enfants est la marque de l'islâm, écrit plus loin Ibn Khaldoun. Les musulmans l'ont adopté et le pratiquent dans toutes leurs cités... Le Coran est donc devenu le fondement de l'instruction et sert de base à toutes les acquisitions ultérieures. En effet, rien ne s'enracine plus fortement dans l'esprit que ce qu'on a appris dans son enfance : tout le reste se construira là-dessus ». Ibn Khaldoun revient plus loin sur cet enseignement fondé sur le Coran, cette fois non pas d'une manière générale, mais sur la façon dont les choses se passaient dans son pays (*Discours*, T. III p. 1222-1224) : « Au Maghreb, on limite l'instruction des enfants à l'école coranique : orthographe du texte, ses difficultés, variantes apportées par les spécialistes. Rien d'autre n'est abordé – traditions, jurisprudence, poésie ou philologie – tant que l'élève n'a pas réussi à connaître son Coran, ou qu'il s'est arrêté en route. Dans ce dernier cas, on pense qu'il n'apprendra jamais rien... En Tunisie, on enseigne aux enfants, en même temps que le Coran, les traditions, les principes et quelques problèmes scientifiques. Mais on insiste sur le Coran, ses variantes et ses leçons... En Orient, l'enseignement est de caractère mixte, du moins à ma connaissance. J'ignore sur quoi l'on insiste pour commencer. On m'a dit que les jeunes gens étudient le Coran, les traités et les règles de quelques sciences religieuses. » Ce n'est pas un lavage de cerveau, puisque cet enseignement s'adressait aux enfants, c'est un gavage de cerveau qui va par la suite complètement marquer l'individu et orienter toute sa pensée. Il convient de noter qu'il en est encore ainsi à notre époque dans les écoles dites coraniques où l'on voit les petits musulmans (toujours des garçons) ânonner les sourates dans un arabe qu'ils ne comprennent pas, tout en balançant le torse d'avant en arrière. Les études du second degré, qui correspondaient à notre enseignement secondaire, encore que le manque de documents ne permette pas de fixer précisément l'âge auquel on commençait de telles études, concernait tout d'abord « les sciences religieuses considérées comme fondamentales » (ainsi que l'écrit l'auteur de l'article « enseignement » dans le Dictionnaire historique de l'islam) et consistait encore dans l'étude du Coran, des hadith, du fiqh, filière qui conduisait à l'étude du droit entièrement fondé sur la charia. Ce qui pour nous reste le fondement de l'enseignement, lettres, sciences, philosophie, ne venait qu'en second rang. Quant encore on s'y

attardait. Ainsi peut-on voir qu'un traditionaliste comme al-Nawawî (1233-1277), connu pour ses commentaires sur les Hadith a étudié le Fiqh, la grammaire, la linguistique et la science du hadith (Pouzet, *Une Herméneutique de la tradition islamique. Le Commentaire des Arba'ûn al-Nawawîya de Muhyî al-Dîn Yahyâ al-Nawawî*, Dar el-Machreq, Beyrouth, 1986 p. 17) : la s'arrête sa culture ! Il est ainsi hautement représentatif de cette éducation musulmane qui méprise en réalité toute science si ce n'est celle qui concerne la religion. Lui-même dans ses commentaires déclare bien qu'il « faut propager la science, selon cette parole de Dieu... » où l'on voit que cette science n'est autre que la connaissance de la religion (Pouzet p. 194).

Ainsi on peut se demander quand, où et par qui, les jeunes musulmans ont-ils pu connaître les philosophes et sciences en question. Car nous savons, selon d'autres témoignages que les medersas, dont la première a été fondée à la fin du XI^e s. par Nizâm al-Mulk, étaient destinées, comme le souligne François Micheau (*Histoire des sciences arabes*, T. 3 p. 244) « à former un personnel capable d'exercer des fonctions administratives, religieuses, juridiques... Seules les sciences religieuses ou traditionnelles, Coran, exégèse, hadîth, et surtout fiqh, ainsi que les disciplines annexes, y étaient enseignées. Les sciences des Anciens étaient en général absentes du cursus des études... » Et plus loin il note que « dans la liste des professeurs de la Nizâmiyya dressée par Asad Talas, on relève deux professeurs de farâ'id et d'arithmétique, à côté de vingt-trois professeurs de fiqh et d'usûl, sept de tafsir et de hadîth, treize de kalâm et sept d'adab. » Je rappelle que la Nizâmiyya est la grande medersa de Bagdad. Le farâ'id concerne les lois relatives aux héritages, le fiqh l'étude de la chari'a, la loi musulmane issue du Coran et des hadith, usûl (pluriel de asl) traite des fondements de ce droit, le tafsir est la science de l'explication et des commentaires du Coran, le kalâm est littéralement le « discours sur la foi » par quoi il faut entendre la théologie spéculative, l'adab est l'enseignement de la conduite à tenir pour faire ce que dans notre langage du XVII^e siècle on appelait un « honnête homme », mais qui, dans le contexte islamique pourrait se traduire par « un bon musulman ». Il n'est rien dit de l'enseignement d'autres disciplines scientifiques que l'arithmétique, ou d'une quelconque forme de philosophie.

Si l'on revient sur ce sujet dans le livre de Vernet (p. 46-47) il nous donne un classement des sciences à l'époque du califat de Cordoue

(929-1031) qui nous renvoie à des propositions d'Al-Khwârizmi et ensuite du Rasâil des « Frères de la Pureté », où il est bien question de l'astronomie, de la géométrie, de l'arithmétique et de la musique « c'est-à-dire en d'autres termes, le quadrivium dont il faut chercher l'origine lointaine chez Archytas (sic car le nom s'écrit chez nous Archytas) de Tarente. » Là il donne en note pour référence le célèbre recueil d'H. Diels, *Fragmente des Vorsokratiker*, I, pp 431-432, et en traduit quelques lignes qui ne justifient en rien son assertion. Je me suis donc rendu au texte en question Il s'agit d'une longue citation d'Archytas dont je rappelle que toute l'œuvre est perdue, donnée par Porphyre dans ses *Commentaires sur les Harmoniques* de Ptolémée (éd. Hoche, 6, 16) Or, rien dans ce texte ne justifie toujours pas l'assertion de Vernet. Et pour cause puisque ce concept pédagogique est dû à Héraclide de Pont, disciple d'Aristote qui vivait au IV^{ème} siècle avant notre ère, sauf que dans ce qui va devenir le quadrivium, Héraclide ne compte que deux disciplines, la musique et la géométrie³⁰.

Un peu plus loin (p. 49) il nous apprend que la bibliothèque du palais (de Cordoue) « avec ses 400 000 volumes était la plus importante d'Occident. » Mais en note il reconnaît que c'est là un « nombre topique pour désigner une grande quantité de livres ou leur prix. » On est donc d'autant plus en droit de douter de ce chiffre qu'il nous dit ensuite que de toute cette immense bibliothèque, un seul livre nous est parvenu ! Ce qui ne l'empêche pas de nous détailler d'où venaient ces livres parmi lesquels se trouvaient des « livres traduits du grec par les hellénistes Cordouans. » Et il nous donne pour référence une de ses propres publications à laquelle je n'ai pu avoir accès. Mais c'est la première fois qu'il est question dans le monde islamique d'hellénistes ! Car même les traducteurs Syro-byzantins d'Orient ne peuvent être qualifiés d'hellénistes, à moins que Vernet n'use des mots sans en connaître le sens réel. Au demeurant, il n'éprouve pas la moindre perplexité en citant quelques pages plus loin (p. 83) Ibn Juljul qui écrit que « parmi les Chrétiens de Cordoue,

³⁰ On pourra voir le tableau que dresse de ces disciplines Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, De Boccard, Paris, 1958 p. 216-217, où sont recensés outre Héraclide, Arcésilas, le Pseudo Cébès, Philon d'Alexandrie, Sénèque, Sextus Empiricus, Origène, Anatolios de Laodicée, Porphyre et Lactance.

il ne se trouva personne capable de lire le grec qui est l'ionien ancien. Par conséquent le livre de Dioscoride resta dans la bibliothèque. » Par quoi il rappelle aussi que les traducteurs des textes grecs étaient essentiellement des chrétiens, les Arabes aussi bien que les Turcs ayant toujours dédaigné d'apprendre toute autre langue que la leur. En suite de quoi on ne peut que conclure que ses hellénistes de Cordoue sont une de ces inventions destinées à exalter la culture arabe andalouse.

Critiquer en détail les failles, les développements inutiles du livre de Vernet, qui font sans doute montre d'une connaissance détaillée de certains points ou faits, sans pour autant apporter des arguments de quelque intérêt, relever toutes les erreurs, les vues gauchies, exigerait un ouvrage entier. Je me restreins donc encore à quelques remarques. Comme notre auteur voudrait que l'Occident doive tout aux Arabes à commencer par les hypothèses et les instruments de l'astronomie, il ne concède qu'à regret que « c'est en Europe chrétienne, dès le début du 14^e siècle que la fabrication des lentilles prend son essor (p 167). » Il ne reconnaît pas pour autant que ce sont les Occidentaux, en l'occurrence sans doute un hollandais, qui ont inventé la lentille et Galilée la lunette astronomique, ce qui va totalement révolutionner l'observation du ciel. Non, car il assure que « seuls les Arabes ont su développer une optique et il semblerait qu'ils aient songé aux pouvoirs grossissants du verre » (pouvoir que connaissaient les Grecs et les Romains) et que, de toute façon, Birûnî « essayait solidement les principes théoriques sur lesquels allaient s'appuyer les premiers fabricants médiévaux de lentilles pour corriger la presbytie (p. 167) : grâce à quoi on peut à la rigueur faire des Occidentaux des élèves appliqués des Arabes, sans plus. Il se voit tout aussi bien obligé de reconnaître que la boussole est une invention soit chinoise, soit occidentale (pp. 251-252). Mais comme il se sent si attristé que ses chers arabo-andalous ne soient pas aussi à l'origine de cette invention capitale pour la navigation, il nous cite quatre vers arabes datés du milieu du IX^e s. dans lesquels il croit voir une allusion à la boussole. Les voici, je vous laisse juge du sérieux de son argumentation (p. 252) :

« Certain jour, Qâsim lâcha un pet dans la calamite qui causa la mort de tous les poissons qu'il y a dans l'Océan. »

Devinez où se trouve l'allusion à la boussole ! Simplement, la « calamite » ne serait autre que la boussole ! Une boussole explosive,

visiblement, et à n'utiliser qu'avec précaution et... modération !
 Donc outre cette étrange boussole, Vernet déclare que « l'un des plus grands services rendus par les Arabes, c'est la transmission à l'Occident de divers éléments de l'architecture navale (voile latine et gouvernail d'étambot) »... Or, la voile triangulaire, qui n'a d'ailleurs pas apporté un progrès évident dans la navigation de haute mer, sauf, peut-être, pour les petits bateaux, était déjà connue des Byzantins qui l'utilisaient sur les bateaux appelés dromon, ceci dès le IV^e s. D'ailleurs cette voile n'est pas appelée « latine » par hasard. Ensuite on sait que le gouvernail est une invention des Chinois qui l'utilisèrent dans les jonques.

Je fais aussi l'impasse sur Copernic et son système, inspiré par les hypothèses d'Aristarque de Samos et d'Hicétas, car afin de retirer à ce grand polonais sa découverte révolutionnaire, il noie ses travaux dans un torrent de références aux astronomes arabes jusqu'à laisser conclure que, en fin de compte, cette révolution est bien due aux Arabes et Copernic n'a fait que tirer les conclusions. Au demeurant, il n'hésite pas à nous asséner (p. 149) que les Arabes « en vinrent à résoudre l'équation de Kepler ($M = E - e \sin E$) » avant même qu'elle n'ait été formulée par Kepler et qu'ait été réellement accomplie la révolution copernicienne !

Ou encore sur la cuisine arabe qui aurait influencé la cuisine européenne, et il donne comme exemple le croissant qui « semble (notez le « il semble », une formule qu'il utilise souvent et qui doit se traduire chez lui par une certitude) avoir été connue dans l'Espagne musulmane » : pour ma part, j'avais entendu dire et lu que cette délicieuse pâtisserie qui n'a aucun rapport avec les pâtisseries orientales, avait été inventée par les Autrichiens à l'époque où les Turcs ravageaient les Balkans et assiégeaient Vienne qu'ils n'ont heureusement pas prise, ce qui nous aurait privé de quelques uns des plus grand génies de la musique et aussi de tout un grand art baroque, sculpture et peinture comprises car on sait trop bien que les musulmans turcs ont stérilisé entièrement la péninsule balkanique alors que l'Europe occidentale prenait un essor sans commune mesure avec tout ce qui avait été réalisé dans les siècles passés.

J'en viens ainsi au sujet qui m'occupe en ce moment, la littérature. Sa première originalité sur tous ceux qui ont déliré sur l'origine et le développement du lyrisme occidental, c'est qu'il trouve même dans nos romans épiques et nos épopées, des antécédents dans les contes

orientaux et dans des récits « plus ou moins épiques » de l'Espagne musulmane. Pour premières preuves, il cite des noms arabes de planètes qu'on rencontre dans le *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach et des personnages dont les noms seraient de mauvaises transcriptions de noms arabes : Aiquin viendrait d'Al-Hakam II, Desramé d'Abd al-Rahmân (p. 280). A la page suivante, les possibles deviennent des certitudes de sorte que, comme les Mozarabes (les hispano-arabes restés chrétiens) auraient connu certaines formes épiques, grâce à eux les chrétiens d'en deçà des Pyrénées, à commencer par l'auteur de la Chanson de Roland, ont eu connaissance de « ce qui se passait au sud des Pyrénées ». De cela, on n'en doute pas, mais de là à laisser entendre que notre grande épopée nationale aurait été inspirée par une inexistante épopée arabo-hispanique, il y a un fossé, que dis-je, un thalweg que notre auteur n'hésite pas à chercher à nous le faire franchir gaillardement. De sorte que dans les pages suivantes, il va faire des rapprochements entre des noms qu'on rencontre dans nos épopées et chansons de geste comme le cheval Bayard de Renaud de Montauban mis à en parallèle avec Abjar le cheval d'Antara, la Durendal de Roland pour laquelle « on peut penser à une étymologie arabe » (p. 283). Tous détails assésés pour sous-entendre que, sans les Arabes pas de chansons de geste, pas d'épopées européennes. Il est vrai que si le genre épique repris à l'Antiquité grecque et latine, est proprement français et par la suite allemand et italien, et ne doit rien aux Arabes, il ne se serait jamais développé dans le sens où nous le connaissons puisqu'il est presque entièrement tourné contre l'invasion arabe, car on oublie trop facilement que les Arabes ne sont jamais que des envahisseurs qui ont ravagé et ainsi conquis les anciennes terres grecques et romaines devenues chrétiennes.

Lorsque Vernet avance que « la littérature occidentale doit, très probablement, aux musulmans espagnols la typologie moderne de l'entremetteuse » (p.345) je ne puis plus douter qu'il n'a jamais ouvert les comédies latines du XII^e siècle que j'ai citées plus haut (éditées en deux volumes aux Belles Lettres) où abondent les entremetteuses qui nous viennent directement de l'Antiquité classique et, en l'occurrence, du théâtre latin.

Pour ce qui est de la lyrique, donc de la poésie des troubadours, on retrouve toutes les fantaisies bien connus sur une prétendue origine arabe. Il est vrai qu'il reconnaît que : « il est difficile d'établir les

mécanismes de transmission de ces modes littéraires, et s'il s'agit d'une filiation ou d'une genèse indépendante. » (p. 310) Je ne reprendrai pas ici les éléments que j'ai donnés dans ma conférence sur les troubadours, je me contenterai de rappeler, comme j'en ai fait la remarque, que pas un troubadour ne cite le moindre poète arabe, ne parle de la moindre source arabe, alors que les classiques latins sont bien présents chez eux. Il en va de même avec Dante. L'hypothèse, sans nul fondement et établie uniquement sur de douteux parallèles, proposée au siècle dernier par Miguel Asin Palacios, selon laquelle Dante aurait écrit sa *Divine comédie* sous l'inspiration de « l'eschatologie musulmane », a été reprise sans aucun apport nouveaux par nombre de perroquets, à commencer par notre auteur qui, cependant est bien obligé d'admettre que « faute de textes qui auraient pu prouver une relation directe de Dante avec le monde arabe, Asin a dû s'astreindre à l'étude systématique des parallèles entre son œuvre et la masse énorme d'écrits de divers auteurs qui avaient amplifié ce passage du Coran (XVII,1)... » (p. 329). Ce passage est l'imaginaire voyage du Prophète vers la mosquée lointaine d'où est née la croyance d'un voyage de Mahomet dans le paradis musulman³¹. Dans le cas où M. Vernet, marchant dans les pas d'Asin Palacios, aurait raison (mais hélas pour lui il a tout faux), il faudrait alors admirer Dante pour sa connaissance prodigieusement étendue des auteurs arabes, non traduits, dont il aurait « piqué » des passages pour composer sa *Divine comédie* ! Voici quelques exemples qui valent leur pesant d'or, poids évalué en ridicule, bien entendu. « La scène de la rencontre avec Béatrice, assure-t-il sans sourcilier p. 335, pose des problèmes plus vastes : cet épisode se retrouve dans les légendes musulmanes quand elles affirment que les Bienheureux connaissent déjà de leur vivant une fiancée céleste qui les attend, et le cas échéant, leur reproche leurs actes et leurs amours terrestres, comme Béatrice le fait avec Dante. » Il cite ensuite le passage du *Purgatoire* (30 et 31) où Dante, accompagné de Virgile, voit surgir Béatrice, mais il ne donne aucune référence concernant les « légendes musulmanes ». Quoiqu'il en soit, nous savons trop bien que ces prétendues « fiancées » ne sont autre que les Houris du Coran, destinées à satisfaire les besoins sexuels

³¹ Pour ces détails je renvoi le lecteur à mon article : Le Coran, les Houris et les raisins, *Cahier* n° 247, pp. 79-80.

des héros de l'islam en restant toujours vierges (voir encore mon article du Cahier n° 247 où je procède à la critique de la traduction du Coran par M. Chebel, notamment pp. 92-97). Je citerai aussi quelques arguties grotesques comme la lumière divine du Paradis dantesque qui « ne pouvait avoir été acceptée comme expression de la béatitude éternelle tant que les phénomènes optiques étaient considérés comme trompeurs. Par conséquent, l'introduction de cette idée en chrétienté est due à l'influence musulmane, comme le reconnaît saint Thomas lui-même en citant à ce propos Farabi, Avicenne, Avempace et Averroès (p. 337, sans référence concernant cette humble reconnaissance de la part de saint Thomas). » J'hésite à conclure si M. Vernet se moque du monde, s'il est ignorant ou s'il explose de mauvaise foi ! J'opterai pour les trois réponses en même temps, car il cite lui-même la lux perpetua qui me laisse soupçonner, que s'il ne l'a visiblement pas lu, il connaît le titre de la somme posthume de Franz Cumont relative aux croyances de l'Antiquité, intitulée *Lux perpetua*, car s'il en avait pris connaissance, il n'aurait pas débité une aussi énorme sottise.

Un argument me conduit même à me demander si Vernet n'a jamais ouvert le premier livre de la *Divine comédie, l'Enfer*. Car tout le monde en connaît le début où Dante « au milieu du chemin de notre vie », se trouve dans une forêt obscure (Nel mezzo del cammin di nostra vita/mi trovai per una selva oscura... ainsi commence la Comedia) chemin où il va rencontrer Virgile « cette fontaine d'où se répand un si large fleuve de paroles » (quella fonte che spandi di parlar si largo fiume, I, 79-80). Ainsi avec son guide il chemine « per lo camino alte e silvestro (II, 142) » C'est là qu'il voit une porte, celle de l'Enfer, sur le fronton de laquelle est écrit que « par là on entre dans la cité de la souffrance... abandonnez toute espérance, vous qui entrez » (Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate, III, 9) Or qu'ose assurer notre auteur : « les deux enfers (celui de Mahomet et celui de Dante) se situent sous la ville de Jérusalem !!! (p. 332). C'est là encore une fois qu'éclate soit l'ignorance de notre auteur qui n'utilise que des textes de seconde ou de troisième main, textes qui colporteraient de si grossières erreurs qu'il reprend hardiment à son compte toujours sans le moindre esprit critique, soit une mauvaise foi qui manifeste un total mépris du lecteur.

Ce sont donc des arguties de cette nature qui conduisent notre auteur à conclure péremptoirement (p. 330) que « par conséquent, il n'y a

plus de doute aujourd'hui : Dante a bien eu accès aux légendes musulmanes sur la vie d'outre-tombe. »

Mais ici encore on doit donc retrouver la conspiration du silence de tous ces vilains plagiaires de notre Occident médiéval, qui ont tout volé aux musulmans sans vouloir le reconnaître. Et pourtant, Dante ne paraît pas avoir, par ailleurs, hésité à évoquer des textes arabes. Par exemple dans la *Vita Nova* (XXIX) il parle du « comput selon l'usage d'Arabie... et de Syrie », dans le *Convivio* (*Banquet* II, 5) il cite les « Agrégations des étoiles » ouvrage qui n'est autre que les *Elementa astronomica* d'Al-Fargani, et dans le même ouvrage (je rappelle que le *Convivio* est écrit en latin) il cite Albumasar (II, 13) ; en III, 2, il mentionne quelques lignes d'Alpetrage, lequel n'est autre qu'Al Bitrogi, astronome andalous qui vivait comme Dante au XIII^e siècle. Mais à côté de ces rares citations, toute l'œuvre immense de Dante, aussi bien dans ses traités en latin que dans sa *Comedia* en langue toscane, on trouve non seulement une connaissance mais plus encore une pratique de tous les auteurs latins et de toute la matière grecque (personnages, dieux, mythes, etc.) évidemment pas par le biais des arabes totalement ignorants de cet aspects éclatant de l'Antiquité classique.

Mais, d'autre part, Dante, aux côtés des poètes italiens de son époque, donne les sources de son inspiration, et ses modèles en poésie qu'il a évidemment très largement dépassés : il s'agit des troubadours Peir Vidal, Guiraut Riquier, Montanhagol, et aussi ce troubadour italien, Sordello de Mantoue (v. 1200- v. 1270) qui écrivait dans la langue des troubadours et a conduit la lyrique « troubadouresque » vers un mysticisme étranger aux motivations des troubadours du XII^e siècle. Il n'hésite même pas à intégrer au cœur de son poème huit vers en provençal de l'un des plus grands troubadours, Arnaut Daniel (*Purgatoire*, XXVI, 140-147). Mais pas une seule source arabe, pas un seul conte, pas un seul poète ne sont cités par lui. Dans son hypothèse partisane Asin Palacios et son compère Vernet (et tous ceux qui se sont engouffrés dans son antre sans manifester l'esprit critique le plus élémentaire, et, tout au contraire, en surenchérisant avec des rapprochements fallacieux ou conjecturaux) ont ignoré (volontairement ?) ou négligé, toute une tradition eschatologique latine qui commence avec saint Augustin au V^e siècle et se poursuit à travers tout le Moyen Âge. De sorte que, en fin de compte, c'est de l'apocalyptique chrétienne que les

musulmans se sont inspirés pour imaginer le vol nocturne de leur Mahomet : ainsi on peut voir avec quelle mauvaise foi les islamomanes renversent les réalités, ce qui s'inscrit finalement dans la lignée de l'islam qui prétend avoir précédé la prétendue révélation juive manifestée dans les « mythiques » Abraham et Moïse, ce qui lui permet avec une effronterie inouïe, de s'approprier la mythologie juive. Mais il semblerait que même cette littérature apocalyptique judéo-chrétienne n'ait pas réellement exercé une quelconque influence sur Dante, si l'on retient la conclusion de Claude Carozzi à ce propos : « On pourrait ainsi multiplier les exemples qui démontrent que, contrairement à ce que l'on a cru dans le passé, Dante n'a pas eu de précurseurs. Au point qu'on peut se demander s'il n'a pas eu la volonté délibérée de tourner le dos aux anciennes représentations... Il faut donc laisser Dante dans sa solitude et admettre qu'il a été, en définitive, l'unique créateur d'un genre littéraire, celui de la Divine Comédie. »³²

Parvenu au terme de la lecture de ce crypto-pamphlet anti-occidental - lequel ne risque pas d'encourir les foudres de nos modernes inquisiteurs verts - je reste très surpris que dans sa *furia islamica* notre auteur ait négligé le *Roman de la Rose* dont d'aucuns ont prétendu qu'il trouverait son point de départ chez Avicenne. Ici, je veux évoquer un roman allégorique persan, plus récent que le *Roman de la rose*, traduit sous le titre de *Cœur et Beauté ou le Livre des amoureux* de Fattâhi de Nishapour (Composé et traduit par M.V. Nouri et C. Ortega, éditions Dervy, 1997). C'est un beau texte où

³² Claude Carozzi, *Le voyage de l'âme dans l'au-delà, d'après la littérature latine (V^e-XIII^e siècle)*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1994, p. 647. La conclusion de Carozzi est peut-être abrupte. Dante lui-même mentionne, (*Enfer* II, 31-32) Énée et Paul qui ont aussi fait un voyage dans l'autre monde. Or, pour ce qui est de Paul, il s'agit de l'apocalypse latine de saint Paul, qui aurait pu exercer une influence sur le projet de Dante : voir Claude Kappeler, « L'apocalypse latine de Paul », dans *Apocalypses et voyages dans l'au-delà*, le Cerf, Paris, 1987, pp. 291 sq. Dans ce même ouvrage collectif dirigé par C. Kappeler, on trouvera aussi une longue étude sur le *mi'raj* de Mahomet. Par ailleurs, il semblerait que Dante ait été influencé par diverses représentations figurées comme le rappelle Jérôme Baschet, *Les justices de l'au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XII^e-XV^e siècle)*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1995, par ex. pp. 360-363, 379-380, 471-472, *passim*.

alternent des séquences en prose et en vers affublées d'une préface d'un certain A.G. Farhadi. Dans cette inutile préface datée de 1996, M. Farhadi va plus loin encore que M. Vernet puisque, après avoir évoqué deux textes arabes il déclare péremptoirement que « la *Divine Comédie* n'est finalement qu'une version détaillée et très chrétienne du *Sayr al-'ibâd* (Voyage des serviteurs de Dieu vers le rendez-vous de l'au-delà) et de *Kitâb al-Zina* (Le livre de l'Echelle) ». Et à propos du *Roman de la rose*, après avoir brièvement évoqué le roman mystique d'Avicenne³³ intitulé *Hayy ibn Yaqzân* (Le vivant fils du Réveillé) qu'il place à la source du *Roman de la rose*, il déclare que : « c'est dans les traductions en latin de manuscrits de l'Andalousie islamique qu'il faut chercher la source d'inspiration de Guillaume de Lorris, auteur de la première partie du *Roman de la rose*. »

Ce grand roman de près de vingt-deux mille octosyllabes dû au génie de Guillaume de Lorris (il a écrit les 4 058 premiers vers) et à l'immense érudition de son continuateur Jean de Meung³⁴, a pu être comparé à la *Divine comédie* de Dante pour ce qui est de leur impact, l'un sur la littérature italienne, l'autre sur la les lettres françaises. Or Jean de Meung cite quelques « Arabes » : Rhazès et Avicenne qu'il unit à Hippocrate et Galien pour remarquer que la mort a eu quand même leur peau, Alhazen dont il dit qu'il a composé un traité « des Regards » (il s'agit sans doute du *Kitab al-Manazir*, le traité d'optique d'al-Hasan ibn al-Haytham (965-1035), Albumazar (forme latine du nom de l'astrologue Abu-Mashar Jafar ibn Muhammad qui a vécu au IX^e s., auteur de *Tables astronomiques*) à qui il attribue une prophétie annonçant la « Nativité » (du Christ) sous le signe de la Vierge, ce qui n'est jamais qu'une prophétie a posteriori. Tout cela milite en faveur de la curiosité des Occidentaux en général et de Jean de Meung en particulier pour tout ce qui était exotique et pour toute science, mais évidemment ne représente en aucune manière ni une influence quelconque d'une civilisation

³³ J'ai consacré une longue annexe à ce roman et à ses prolongements dans la littérature persane, dans une annexe de mon livre sur les *Racines de notre Europe*. Il serait évidemment oiseux de reprendre ici un tel développement.

³⁴ Guillaume de Lorris a écrit son texte vers 1237 et Jean de Meung a rédigé la suite entre 1275 et 1280, ce qui fait de ce dernier un contemporain de Dante.

exogène, ni un impact sur l'œuvre poétique de notre poète. En revanche, le texte du roman est « farci » de référence à l'antiquité grecque, dans lesquelles on retrouve des mythes comme ceux de Charybde, des amours d'Hercule et Iole, de Jason et la conquête de la toison d'or, des Parques, d'Hélène et de la guerre de Troie, d'Amphion de Thèbes, d'Ulysse et Circé, d'Orphée et Eurydice, de Pygmalion, de Thésée et Pirithoüs, etc., des faits historiques comme les relations de Néron avec Sénèque, les campagnes d'Alexandre, la richesse de Crésus... les Grecs Homère, Pythagore, Empédocle, Aristote, les dieux grecs et latins, Jupiter, Pallas, Adonis, Vénus, Mercure, lui sont familiers. Et, naturellement, tous les auteurs latins, à commencer évidemment par Ovide, Virgile et Juvénal. Mais, et c'est par là que je conclurai, dans un des discours attribués à l'Amour personnifié, savoir le Cupidon des latins et l'Éros des Grecs, le beau dieu, par la bouche de notre poète, donne comme modèles de la lyrique amoureuse, de la *fin'amor*, les trois grands élégiaques latins : Tibulle, Catulle et Ovide. Car, à l'évidence, c'est vers ces poètes qu'il convient de se tourner pour chercher l'origine de la lyrique occidentale, d'abord « Provençale », ensuite française, allemande et italienne, sans avoir besoin d'on ne sait quels poètes arabes dont on ne trouve pas la moindre trace dans toute la littérature de l'occident médiéval.

Pour terminer, j'aurais aimé poser une question à notre auteur et à son traducteur qui n'a trouvé rien à redire à un texte si gauchi, si rempli d'erreurs et d'incertitudes qu'on transforme en certitudes : quel but poursuivez-vous en cherchant par tous les moyens les plus malhonnêtes, les plus en contradiction avec les réalités historiques, à exalter le monde islamique en lui asservissant, contre toute réalité, le monde occidental ? Une attitude aussi grotesque et contre productive pourrait se comprendre de la part de musulmans. Dès leur enfance on leur a tellement répété que le Coran « incréé » (combien faut-il être borné et stupide pour croire que ce texte concocté par Mahomet et ses successeurs est écrit en arabe dans le ciel de toute éternité, qu'il est même consubstantiel à Allah), qu'il est la Vérité, que les musulmans sont le peuple élu, qu'ils sont tellement supérieurs aux chiens d'infidèles (les sous-chiens comme il paraît qu'on nous appelle parmi les musulmans de France, à en croire une virago de l'islamisme à qui on ouvre largement les podiums des médias), qu'ils ne peuvent que vivre dans le ressentiment en découvrant que les

Occidentaux mécréants, ennemis de leur Allah, non seulement ont conquis le monde musulman, l'ont même en grande partie colonisé, mais que, pis encore, ils ont développé une science qui a bouleversé toutes les anciennes conceptions du monde, qui les a dotés d'une technique qui leur donne une totale supériorité, une véritable domination de la nature. Aussi, le sentiment (il leur suffit de croire et d'être convaincus, même si toute cette croyance est établie sur des illusions au même titre que la foi) que toute cette technique, que tout ce savoir, que toute cette supériorité trouve ses bases dans une prétendue science islamique sans laquelle l'Occident ne serait rien, peut les consoler de cet abandon de leur dieu qui s'est effacé devant le dieu des chrétiens. Mais pour des Occidentaux non musulman, pourquoi soutenir rageusement à l'aide d'arguments mensongers, gauchis, que l'Occident doit tout ou presque tout, aux Arabes, et même à l'islam, la religion la plus rétrograde qu'on puisse imaginer, une religion fondée sur un rituel archaïque, faite d'obligations ridicules, d'interdictions absurdes, dans laquelle on se prosterne devant un dieu qui n'est jamais que l'abstraction des antiques monarques orientaux, au point qu'on peut déclarer sans faillir que cette vision de Dieu, dans la mesure où il aurait la moindre chance d'exister, est le pire des blasphèmes ? Quelles sont donc leurs motivations ?

L'HOMME ?

Ce que j'en sais, ou ce que j'en crois ?

("Sans Dieu tout est néant ; et Dieu ? Néant suprême.")

Cioran.

André LAMA

(2^{ème} partie)

Avec bonheur, dans un chapitre intitulé "*L'homme et ses dieux*", l'auteur passe en revue les religions. Ce n'était pas facile à résumer ou à développer sans froisser personne. Il a réussi. J'aurais sûrement eu la dent plus dure, plus "d'ennuis" aussi, probablement... Il a – et c'est son droit – une prédilection pour Jésus. Il y croit. Il l'aime. Et même s'il admet qu'il pourrait fort bien ne pas avoir existé, il s'extasie devant les paroles, les on-dit que, dans ce cas, on lui aurait prêtés.

Aborder les controverses sur Jésus équivaudrait à dépasser la totalité des pages de "L'homme, ce que j'en sais". Le sujet est inépuisable. Le Cercle Ernest Renan en sait quelque chose. Il a eu et a encore en son sein de grands spécialistes de la question. Chacun peut se forger le Jésus de son choix ou de ses rêves. C'est l'aléa ou la chance de ce type de personnage. Pourquoi Jésus a-t-il la cote ? Sans doute parce que le "Dieu" sous forme de vieillard barbu dans son fauteuil de nuages, qui surveillait nos aïeux, n'est plus acceptable pour les hommes d'aujourd'hui. Aussi, désormais, lorsque la discussion s'engage avec les religieux, ce pauvre vieux dieu lointain et incertain, est vite repoussé vers le fond du décor au profit d'un personnage plus représentatif et plus directement saisissable : JESUS ! Si, pour les croyants, "Dieu" n'est pas mort, Il ne va pas bien. Il s'efface à l'arrière-plan pour laisser chaque jour davantage la vedette à son "fils"... Pourtant, ce Jésus des Évangiles, montage inconsistant réalisé sur plusieurs siècles, est-il plus crédible que le fabuleux Yahvé ?

Georges Cochand, malgré sa croyance en "l'Horloger", n'échappe pas à cette règle. Il est admiratif devant les "on-dit" de Jésus qu'il nous cite. Des millions d'autres aussi le sont, c'est bien leur droit. Tout

comme c'est le mien de ne pas succomber à cet étalage de niaiseries. Quant on est habitué à la tonique nourriture nietzschéenne, on n'a plus le moindre appétit pour cet insipide brouet.

D'ailleurs, l'auteur reprend en détail le Jésus qu'il nous avait présenté dans son roman **La Passerelle**, paru en 1999. Il y écrivait :

"Jésus nous avait montré le chemin, passé le message... Mais sans s'attarder. Le temps de nous avertir. "Mon royaume n'est pas de ce monde" et il s'était tiré vite fait. Trente-trois ans lui avaient suffi. Son annonce faite, deux ou trois petits miracles accomplis par-ci, par-là et il avait compris... Ponce Pilate, Hérode, les Juifs, une occasion à ne pas rater... Il avait plaidé coupable, était parti sans envie de revenir... Juste une ou deux apparitions et encore... parce que ce qu'il avait trouvé sur terre était pire que ce qu'on lui avait annoncé. Fallait le voir pour le croire et il avait vu. Rien à dire. Il avait accompli sa mission... Nous avait avertis, le Messie."

Voilà. C'est un Jésus littéraire présenté dans un style célinien.

Ce roman, **La Passerelle**, je le connais bien. L'auteur m'en avait confié une copie pour que je le lise avant parution, puis m'avait demandé d'en écrire la préface. Ce que je fis quoiqu'assez surpris par cette demande. Depuis, je l'ai relu et j'y ai découvert et compris bien d'autres choses.

Sans être une autobiographie, l'auteur s'est largement impliqué dans ce roman. Laurent, le personnage central, c'est lui. Son physique, sa profession, sa philosophie, ses choix esthétiques, artistiques, ses amours, tout y est... même les raisons pour lesquelles il l'a écrit. Toutes les options de "L'homme, ce que j'en sais" s'y trouvaient déjà en filigrane. Si je laisse de côté l'histoire d'amour, bien qu'elle en soit l'épine dorsale, le soubassement philosophique et religieux qui soutient le roman m'avait ainsi inspiré dans la préface :

"Laurent, malgré son éducation catholique, n'hésite pas à se qualifier d'athée. Mais son athéisme est plein de timidités. Il est plus dicté par le constat qu'il fait de la méchanceté foncière de l'homme que par un rejet véritable de l'entité "Dieu". Il doute, mais comme Voltaire – dont certains athées se réclament à tort – il en est encore à croire que l'univers est une horloge qui ne peut fonctionner que grâce à un "dieu" horloger... En somme, Laurent reste assis entre deux chaises... Mais cette fragilité ne le rend que plus attachant."

Quand on a lu **La Passerelle** avec la grille qui convient, on peut presque faire l'économie de lire "L'homme, ce que j'en sais". De fait, dans cette préface, j'écrivais déjà :

"Aussi, Laurent (lisez Georges) garde-t-il toute sa tendresse à Jésus. On le comprend. Et c'est bien normal puisqu'il n'a du personnage que les versions évangéliques de son éducation chrétienne ou des lectures imprégnées elles-mêmes de christianisme. Sans doute est-ce préférable à son propre équilibre mais, dans la mesure où platonisme et stoïcisme appellent plus ou moins le christianisme, Laurent pouvait-il vraiment prendre ses distances avec Jésus ? En savoir davantage sur le "Crucifié" l'aurait rendu très malheureux. C'est une grande banalité de constater que tout le monde dit du bien de Jésus, même les antichrétiens. D'ailleurs, l'Évangile lui-même met en garde contre ce travers en faisant ainsi parler Jésus : "Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous !" (Luc IV,26)

Dans **La Passerelle**, on apprend que Laurent aime les discussions passionnées, les débats à contre-courant; que ses analyses sont lumineuses, sa logique imparable ; qu'il est brillant... Mais oui ! Son ami le curé en arrive à lui dire qu'il est *"un athée dangereux"*. Comme tout est relatif puisqu'il me fait l'effet d'un croyant inoffensif ! Il est cependant très sûr de lui. En art, par exemple, il n'aime pas les impressionnistes et s'il en parle, c'est pour les *"les descendre en flammes"*. Il ajoute, il est vrai, que dans tout cela il ne voit *"qu'un jeu pour exercer son esprit"* ou pour éblouir celle qui l'aime, le curé ou d'autres... Mais il y parle fort bien de l'amour, ce que confirme pleinement le chapitre qu'il y consacre dans "L'homme, ce que j'en sais".

En remplaçant Laurent par Georges, on pourrait presque appliquer la préface de "La Passerelle" à "L'homme, ce que j'en sais". C'est un peu comme si je connaissais le second livre avant de l'avoir lu... Tout l'essai était en germe dans le roman. La preuve... cette autre partie de ma préface :

"Laurent s'insurge contre l'imperfection de la Création. Or, ce ne sont là, dirait Nietzsche, que "choses humaines, trop humaines". Mais si l'on accorde crédit à l'hypothèse des croyants, il faut bien rendre Dieu responsable des ratages de sa Création et des calamités qui en résultent. Dès lors, pour le disculper, il a bien fallu inventer une autre divinité : le Christ. Ou alors, si Dieu n'est

responsable de rien, son cas s'aggrave : il chute au rang d'un irresponsable... Mais l'homme est faible, il ne sait pas marcher sans béquilles. La béquille Dieu étant vermoulue, il se soutient par la béquille Jésus. Saura-t-il un jour marcher sans béquille ?"

Dans "L'homme, ce que j'en sais", Georges Cochand multiplie les "*pourquoi*" à propos de la "vie" (origine, développement, but...), ce que j'avais déjà remarqué dans "La Passerelle" dont voici une ultime citation de ma préface :

"Une question, enfin, semble plus particulièrement tarauder Laurent : pourquoi la vie ? (...) Si Laurent ne peut répondre à la question "pourquoi la vie" ne serait-ce pas qu'une telle question est vide de sens ? La vie n'a pas émergé en fonction des interrogations ultérieures posées par le produit de son évolution. Ne faudrait-il pas en déduire que la vie n'a pas de pourquoi, mais seulement des comment ?"

Ne voyez aucune forfanterie dans ces auto-citations utilisées par pur souci de simplification.

Rappelant l'œuvre de Renan, Georges Cochand écrit : "*Certaines pages de ce dernier prouvent qu'il est difficile d'écrire une vie de Jésus en restant rationaliste.*" Il s'étonne que Renan se soit laissé gagner par l'émotion. C'est oublier que Renan était imbibé de christianisme ; que dès l'âge de 15 ans, il entrait au séminaire de St-Nicolas du Chardonnet ; qu'à 18 ans, il entrait au séminaire d'Issy-les-Moulineaux ; qu'à 20 ans, il entrait au Grand Séminaire de St-Sulpice et y recevait la tonsure ; qu'à 21 ans, il recevait les ordres mineurs ; qu'à 22 ans, enfin, il recula devant l'acceptation du sous-diaconat. A cette occasion, Renan écrivit : "*Je me console en pensant à ce Jésus si beau, si pur, si souffrant qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je devais l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience...*"

Quel aveu ! Même devenu rationaliste, Renan ne pouvait plus éliminer le conditionnement de tant d'années de sa jeunesse. Peu d'hommes ont la force de caractère de s'en libérer vraiment. L'évolution de Renan, son déchirement interne, les crises d'idées qu'il a traversées, ont donné naissance à ces textes qui, encore de nos jours, peuvent susciter l'admiration d'hommes aux opinions si différentes. Il reste que Renan aura su secouer le joug que faisait peser l'Église en l'avertissant que l'exégèse et la critique bibliques, l'histoire non épique et mystique, mais désormais érudite et

scientifique, du christianisme primitif fourniraient dorénavant les outils de la recherche de la vérité.

La suite disponible sur nos cahiers....

LÉON X ET LA FABLE DU CHRIST

Enrico Tuccinardi
enrico.tuccinardi@gmail.com

Je souhaite remercier Mr. Lino Sanchez (www.christianism.com) pour ses conseils bienveillants et ses critiques ainsi que Mr. Gys-Leo Devic pour son inestimable aide à la traduction.

Abstract

“It has served us well, this myth of Christ.” This famous sentence attributed to Leo X is today considered an apocryphal quotation, an invention of the English Protestant writer, John Bale.

This article intends to show that things could very well have gone differently. An attempt will be made to reconstruct, after almost five centuries, the route by which this astonishing sentence, ostensibly emanating from Leo X, could have arrived from Pietro Bembo to John Bale, and ultimately to the world at large.

This analysis will lead the reader into the midst of the Humanism of the first half of the Sixteenth Century, a unique period, where the artistic and cultural Renaissance was blended with Catholicism, finding support and encouragement in its own political centre, the Roman Papacy. This phenomenon constituted a full-fledged oxymoron that ultimately fomented the Protestant Reformation. And it's there, in the very heart of Protestantism, to Melanchthon and

even to Luther, that this research on the origins of Leo X's famous anecdote will lead the reader.

Résumé

“On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres.”

La célèbre phrase de Léon X sur la “fable du Christ” est aujourd’hui considérée comme une citation apocryphe, une invention de l’écrivain protestant anglais, John Bale (1495-1563).

Cet article vise à montrer que, vraisemblablement, les choses se passèrent de manière différente. Nous essaierons de reconstituer, après cinq siècles environ, l’enchaînement de la transmission de l’incroyable déclaration de Léon X, de Pietro Bembo à John Bale.

Notre étude nous mènera dans l’humanisme de la première moitié du XVI^e siècle, une période unique, où la renaissance des arts et de la culture se mélangea avec le catholicisme, en trouvant appui et soutien dans son centre politique, la papauté romaine. Un ‘oxymore’ qui devait générer peu après la Réforme protestante. Et c’est là, au cœur même du protestantisme, à Melanchthon et même à Luther, que nous conduira notre recherche sur les origines de cette célèbre anecdote.

1 - La transmission de l’anecdote

‘Quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum.’

La citation, attribuée au pape Léon X [Second fils de Laurent de Médicis, dit le « Magnifique », né à Florence en 1475, Jean de Médicis fut élu pape en 1513, succédant à Jules II. Il est mort en 1521], a fait couler beaucoup d’encre pendant quatre siècles.

Pierre Bayle (4) écrivait :

On dit qu’il traita de fable la doctrine chrétienne.

La tradition est qu’ayant oui alléguer à son secrétaire Bembo quelque chose de l’Evangile, il lui répondit : on sait de temps immémorial combien cette fable de Jésus-Christ nous a été

profitable, 'quantum nobis nostrisque ea de Christo fabula profuit satis est omnibus seculis notum'. On voit ce conte dans le Mystère d'Iniquité et dans une infinité d'autres livres, toujours sans être muni de citation, ou n'ayant pour toute preuve que l'autorité de Baleus : de sorte que trois ou quatre cents auteurs plus ou moins, qui ont débité cela en se copiant les uns les autres, doivent être réduits à un seul témoin qui est Baleus, témoin manifestement récusable, puisqu'il écrivait en guerre ouverte contre le pape et contre toute l'église romaine. Il n'y a point de tribunaux dans le monde qui reçussent les dépositions d'un pareil témoin, jurant qu'il a vu, ou qu'il a ouï ; car dès qu'il apparaîtrait de la guerre ouverte où il vivrait avec celui contre lequel il déposerait, on déclarerait valables les récusations de l'accusé. Puis donc que les livres de controverse sont les pièces que les parties produisent dans un procès qui se plaide devant le public, il est sûr que le témoignage d'un controversiste protestant sur un fait qui flétrit les papes, ni le témoignage d'un controversiste papiste sur un fait qui flétrit les réformateurs, ne doivent être comptés pour rien. Le public, juge choisi du procès, doit mettre à néant tous ces témoignages, et n'y avoir pas plus d'égard qu'aux choses non avenues. Il est permis aux particuliers, s'ils sont une fois bien persuadés de la probité de Baleus, de croire ce qu'il affirme ; mais il faut garder sa persuasion pour soi-même, il ne la faut point produire aux yeux du public comme une pièce justificative de ses prétentions contre sa partie. C'est à quoi on ne prend pas assez garde, ce me semble.

Pierre Bayle écrivait au XVII^e siècle, mais son opinion est très actuelle et coïncide avec celle communément acceptée aujourd'hui, et pour les mêmes motivations : qu'il s'agit d'une citation apocryphe qui a comme origine le théologien et écrivain anglais John Bale³⁵.

Et pourtant, avant de récuser ce témoignage, nous jugeons nécessaire d'approfondir la question en essayant d'aller au-delà du témoignage de John Bale, où, comme il le semble, la plupart de ceux qui ont traité cette affaire se sont arrêtés.

Pour vérifier l'authenticité de la célèbre expression que le pape Léon X aurait dite à Pietro Bembo, on ne peut ignorer le

³⁵ Voir Knowles (23, p.110)

contexte historique assez particulier (l'Humanisme du XVI^e siècle) dans lequel ont vécu les personnages impliqués. Cela pour comprendre de quelle manière et s'il est possible que cette anecdote ait pu être entendue par John Bale.

Si Bale fut vraiment le premier à mentionner cette anecdote, en supposant que l'auteur protestant anglais n'ait pas tout simplement inventé cette histoire, il faut envisager de quelle manière il aurait pu en prendre connaissance avant de la mettre par écrit.

La première fois que Bale la mentionne, c'est dans l'ouvrage *Scriptorum illustrium maioris Brytanniae* paru à Bâle en septembre 1557. Un an plus tard, il recueillit les vies des papes contenues dans l'ouvrage publié auparavant et les publia d'une manière organique dans les *Acta Romanorum pontificum*. Dans ces deux ouvrages, nous lisons l'anecdote relatée ainsi³⁶ :

Proponenti enim semel Cardinali Bembo quiddam ex laeto illo Dei nuncio, dissolute respondebat: quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum. Sceleratissimus nebulo propalam expressit, se antichristum illum esse quem Paulus peccati hominem ac perditionis filium vocat.

Un jour, lorsque le cardinal Bembo allait donner une explication concernant l'heureux message de Dieu, il (Léon X) répondit d'une manière honteuse : « On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres. » Ce grand scélérat déclarait ouvertement qu'il était l'Antichrist, celui que Paul appelle un homme du péché et le fils de perdition.

Dans ce passage, nous constatons que Bale appelle Bembo cardinal, fonction qui, pour certains, serait une preuve convaincante pour affirmer l'absence de crédibilité de l'anecdote et son invention par Bale, ayant pour but de calomnier l'église catholique. Il est bien connu que l'humaniste Pietro Bembo (1470-1547) fut, avec le grand érudit latin et ami Jacopo Sadolet (1477-1547), secrétaire du pape Léon X pendant la presque totalité de son pontificat (1513-1521) et jusqu'à la mort du pape (1521). Pietro Bembo recevra le titre de

³⁶ (5) Centuria Octava, p.636, (6) p.382.

cardinal seulement en 1539 par Paul III et par conséquent du temps de Léon X, il n'était pas cardinal.

Mais en lisant le passage de l'auteur anglais, nous voyons que si Bale est amené à appeler Bembo cardinal, ce pourrait tout simplement signifier que lorsque John Bale apprit l'anecdote, Bembo était en fait cardinal et que Bale connut cette affaire après 1539.

Il est alors important de comprendre où résidait Bale pendant et après cette époque.

Citons Jesse W. Harris³⁷ :

Pour échapper aux persécutions des évêques, Bale s'enfuit avec sa famille en Allemagne du Sud.

...

S'il est vrai que Bale a visité les villes suisses nommées ci-dessus, il n'est pas du tout certain qu'il y ait résidé régulièrement de 1543 à 1545. Au contraire, il a probablement habité durant cette période dans les villes de l'Allemagne du Nord et à Anvers. En Allemagne du Sud, Bale est entré en contact direct avec le luthéranisme. Luther lui-même était encore en vie lorsque Bale arriva sur le continent.

...

Bale a probablement eu des contacts avec des réformateurs continentaux tels que Melanchthon, Gesner, et d'autres. Avec ces derniers, il a correspondu après son retour chez lui.

Bale fut donc en Europe dans la période comprise entre 1540 et 1547 (alors que Bembo était cardinal), principalement en Allemagne, en relation directe avec les réformateurs les plus célèbres de son temps, y compris Philippe Melanchthon (1497-1560), 'le plus savant d'Allemagne et en autres lieux encore ayant peu d'égaux' comme dit de lui, Gerolamo Rorario dans une lettre au cardinal Verulano³⁸, appréciation d'autant plus honnête car elle émane d'un catholique à propos d'un protestant. Et s'agissant de Melanchthon, il convient de bien noter, étant donné que dans la préface de ses *Acta Romanorum Pontificum*, c'est bien Melanchthon que John Bale

³⁷ (21, pp.31-32)

³⁸ Cantù (15, vol.3)

remercie pour l'hospitalité qu'il lui avait accordée à Wittenberg pendant son exil³⁹.

Mais il y a davantage. Entre 1543 et 1545, nous trouvons aussi en Allemagne à Wittenberg avec Melanchthon⁴⁰, le grand réformateur hongrois, Stephanus Kis (1515-1572) nommé Szegedinus. Kis est l'auteur du *Speculum Pontificum Romanorum*, ouvrage peu différent de celui écrit par Bale sur la papauté et publié après sa mort à Bâle en 1584. Dans ce travail, de manière surprenante, nous trouvons l'histoire de Léon X⁴¹ dans des termes presque identiques à ceux utilisés par Bale.

Proponenti semel Cardinali Bembo quiddam ex laeto illo Dei nuncio, dissolute respondebat: quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum. Hic sceleratissimus nebulo palam hac voce expressit, se Antichristum illum esse quem Paulus peccati hominem ac perditionis filium vocat. Hic nec coelum, nec inferos post hanc vitam esse credebat.

Les deux seuls auteurs qui mentionnent l'anecdote concernant le pape Léon X, Bale et Kis, l'un anglais, l'autre hongrois, se trouvent tous deux en contact avec Philippe Melanchthon à Wittenberg pendant la même période. La coïncidence est intéressante et nous oblige à approfondir la question.

Comment ne pas penser à Melanchthon, le plus illustre disciple de Luther, l'un des plus grands érudits de son temps, comme auteur de l'anecdote sur la 'fable du Christ'.

Dans les nombreux ouvrages (y compris ses lettres), publiés par Melanchthon, il n'y a aucune trace directe relative à l'épisode concernant Léon X et relaté par Bale et Kis, mais on en trouve mention dans '*Philippi Melanthonis, Opera quae supersunt omnia*, vol. XX', d'une collection d'histoires de Melanchthon intitulée

³⁹*Tum, Philippe, tuam comitatem singularem facilitatem miram, obvia et paratissimam bene morendi voluntatem praedicant. Nec ibs ad re. Nam e domi omni humanitatis genere prosequeris et foris etiam praedicatione tua literisque amantissimis luctates saepe et fluctuates sublevas, non enim obscuru est, quid apud Vuesfaliensem senatum anglorum nomine egeris.*

⁴⁰ Voir Schaff (30, vol.6 p. 347).

⁴¹ Kis (22, pp. 73-74, Leo X blasphemus)

Historiae quaedam recitate inter publicas lectiones, que les auteurs de l'ouvrage nous disent se trouver dans un code manuscrit de la bibliothèque ducale Guelferhytana.

La description du code est la suivante⁴² :

Hic Codex chartaceus num.21. quatern. Continet 88 folia non num.; fol.1^a in med. exhibet nonnisi haec verba: Wericus Vendenhaimer Noribergensis Anno 1557; fol.1^b vacat; fol.2^a init. cont. hanc inscriptionem: Historiae quaedam recitatae a praeceptore φ Mel. inter publicas lectiones; fol.2^b vacat; fol.3^a -87^a exhibent 304 historias numeris romanis, qui dicuntur, signatas; fol.87^a 88^b 4 carmina continet.

Ainsi le manuscrit fut écrit par un disciple de Melanchthon, Werich Vendenheimer en 1557, et il s'agit d'une collection d'histoires de Melanchthon rapportées d'après ses cours publics.

Ce que nous lisons au numéro 48 est étonnant.

XLIII. Papa quondam dixit ad Bembum : O Bembe, nescis, quanta illa fabula de Christo nobis profuerit ?

XLIII. Oh Bembo, ne sais-tu pas combien cette fable du Christ nous a été profitable ?

Voici la confirmation de ce nous avons suggéré auparavant.

Il faut attribuer l'origine de l'anecdote à Melanchthon, personnage bien plus important que John Bale. Avec l'ouvrage de Bale (5), cette mention dans le manuscrit de 1557 (qui est bien entendu la date à laquelle Vendenheimer écrit les histoires de son maître) représente la trace la plus ancienne de l'anecdote.

Nous allons tout de suite analyser de plus près la citation de Melanchthon.

Nous observons d'abord que Melanchthon nomme Bembo par son nom sans lui donner l'anachronique titre de cardinal. Nous notons également que la terminologie utilisée par Melanchthon est différente de celle de Kis et de Bale qui nous exposent l'histoire

⁴² Voir (12, pp.519-520)

presque avec les mêmes mots. En outre, la lecture de l'histoire de Bale et de Kis ne peut que nous étonner. Nous voyons en effet Bembo en train d'expliquer à Léon X un passage concernant le joyeux message de Dieu (l'Évangile ?), lorsque sans raison apparente, le pape dit la célèbre phrase :

On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres.

L'enchaînement logique de l'anecdote de Melanchthon ne pouvait pas être ainsi.

L'impression est qu'elle fut retravaillée par Bale et Kis, avec un peu d'imagination et selon les souvenirs d'une anecdote relatée par Melanchthon pendant ses cours, après quoi l'un a copié l'autre sans le citer, mais en sachant que la source originelle était Melanchthon qui, comme nous préciserons par la suite, ne voulait probablement pas être cité.

Pour ceux qui connaissent au moins de nom, le grand humaniste et mécène, mais déplorable catholique, que fut Léon X, il ne devrait pas être difficile de comprendre précisément à quoi faisait allusion le pape à travers cette phrase. Quelque chose qui n'a rien à voir avec le joyeux message de Dieu : le marché honteux des indulgences, la grande ignominie de l'Église catholique. Il ne faut pas oublier que Léon X fut le pape qui, par son comportement effronté, ouvrit la voie à la Réforme protestante. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut la bulle papale que Léon X promulgua le 18 octobre 1517 dont le contenu, en dépit de son évidente importance historique, est presque oublié.⁴³

La bulle devrait se trouver dans le volume 5 du *Bullarum Diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum Pontificum*, édition de Turin du 1860, mais elle a été opportunément omise et pour la retrouver, il faut se référer à l'édition du Luxembourg de 1727.

Il y est dit qu'ayant besoin d'argent pour achever la construction de la basilique Saint-Pierre et pour que le monde chrétien tout entier contribue à élever ce monument au prince des Apôtres, le pape conférerait le droit de distribuer des indulgences

⁴³ Et pourtant, il devrait être étudié dans les écoles.

aux fidèles et à recueillir l'argent en le remettant au frère Christophoro de Forli, cardinal de Sainte Marie in Ara Coeli. Par la suite, le pape donnait au cardinal et à ceux qui étaient délégués par lui en Italie, en France, en Allemagne, en Espagne et ailleurs, le droit d'accorder, par l'aumône volontaire avec prix à déterminer, les indulgences pour les vivants et pour les morts, l'absolution et la rémission des péchés, en particulier pour les crimes de simonie, d'homicide volontaire, pourvu qu'elles fussent accomplies secrètement, avec la possibilité de dispenser l'assassin des irrégularités canoniques dans lesquelles il se serait engagé s'il avait aspiré aux Ordres sacrés ou aux bénéfices ecclésiastiques. Et encore absolution pour les usuriers, les voleurs, les escrocs, pour tous ceux qui s'étaient enrichis par des moyens illicites ou qui avaient usurpé des choses, avec recommandation d'estimer les valeurs approximatives de ces fraudes en vue d'imposer des contributions financières similaires au pénitent. Absolution à ceux qui avaient été reconnus coupables de fornication, y compris l'inceste à condition qu'il ne fût pas public et scandaleux, et beaucoup d'autres choses encore.

La magnificence de sa cour exigeant beaucoup d'argent, quel meilleur moyen que la vente des indulgences de la part d'un pape athée pour engraisser les caisses du Vatican ?

Carlo Botta citant Léon X :⁴⁴

Léon X était un homme aimant une vie grandiose plutôt que scrupuleuse, enclin aux choses matérielles plutôt qu'ecclésiastiques et promoteur de la liberté de pensée et du délaissement des coutumes : il n'y avait dans le monde entier de cour plus aimable que la sienne, mais également il ne considérait pas plus qu'ailleurs, certaines choses vénérables et saintes. Léon X rassembla les meilleurs écrivains et les artistes les plus célèbres en les protégeant sous son autorité, en les encourageant avec ses paroles, en les soutenant avec son libéralisme : jamais tant de sagesse fut observée et réunie avec autant de goût.

...

⁴⁴ (11 p.561).

*On ne
nier que
de Léon X
s'inspirait
beaucoup
monde
romain, en
particulier
l'époque
d'Auguste.
beaucoup
compté, et
peut
le
promoteur
cette
gentillesse
manières*



*peut
l'âge

du

de
Il a
il se
définir

de

de
où les*

générations d'aujourd'hui se reconnaissent : ce siècle que le pape Léon X a formé en grande partie par lui-même, nous a dépouillés de la rugueuse écorce qui nous enveloppait depuis le Moyen Age. Nous lui sommes redevables de la civilisation moderne, étant le successeur du travail entrepris par le grand triumvirat de Dante, Pétrarque et Boccace.

Et pourtant il n'y a rien d'étonnant à ce que ce pape ait pu dire à son secrétaire et grand humaniste Pietro Bembo, la célèbre phrase au sujet de la 'fabula de Christo'.

Portrait de Léon X avec deux cardinaux
Raphaël
Galerie des Offices, Florence

L'anecdote de Melanchthon était clairement liée au marché honteux des indulgences⁴⁵, mais que dire de la phrase qui précède immédiatement le passage où nous voyons Bembo donner une explication au sujet de l'Évangile ? Cette phrase, citée peut-être de mémoire par Bale ou Kis, faisait-elle allusion à autre chose ?

C'est ce que nous croyons et il est possible de la découvrir dans l'ouvrage *De papa romano libri decem* de Sibrandus Lubbertus publié en 1594 où nous trouvons le récit de ce qui pourrait être en fait le texte originel de Melanchthon. On peut y lire⁴⁶ :

Idem Papa prosternit se quidem ante imaginem Christi, sed omnem doctrinam de Christo habet pro fabula. Leo decimus cum admiraretur pecuniam ex indulgentiis collectam, dixit ad Bembum, O Bembe, quantum nobis profuit fabula de Christo. Idem, cum Bembo

⁴⁵ Il faut dire que Alsted (3) dans la chronologie de son encyclopédie du XVII^e siècle inséra l'anecdote en 1513 où on peut lire : *Pontifex Rom. In colloquio Bembi Euangelium est fabula de Christo.*

⁴⁶ (26, Liber X, p.908)

aliquem locum ex novo testamento ad eum consolandum adduceret, dixit, Appage istas nugas de Christo.

Ce même pape se prosternait devant l'image du Christ, mais il considérait comme une fable toute la doctrine du Christ. Léon X en admirant l'argent collecté par les indulgences, dit à Bembo : Oh Bembo, combien cette fable du Christ nous a été profitable. De même, lorsque Bembo cita pour le conforter un passage du Nouveau Testament, il lui dit : Arrêtez-vous avec ces bêtises sur le Christ.

Nous remarquons que le vocabulaire de Lubbertus est presque identique à celui-ci utilisé par Melanchthon. La suite logique du passage est aussi beaucoup plus cohérente que celles relevées chez Kis et Bale. Lorsque Bembo se réfère à un passage dans le Nouveau Testament pour conforter Léon X, il ne répond pas avec la 'fabula de Christo', mais avec la non moins choquante, mais beaucoup plus logique 'Appage istas nugas de Christo'.

Enfin, il est intéressant d'attirer l'attention sur l'une des plus anciennes références possibles à l'épigramme de Léon X du point de vue catholique.

Johann Paul Windeck⁴⁷ déclare :

Hac clarissima nostrae doctrinae professione evanescent malitiosae et diabolicae calumniae effrontis scurrae Lutheri. Nam citra omnem ingenui animi pudorem, sola mentiendi libidine incitatus, haec portenta de nobis confinxit, et coram toto mundo traduxit: Christum pro solo peccato Originali mortuu esse : Papistas Christum pro fabula habere etc.

Grâce à cette exposition claire de notre doctrine, les calomnies diaboliques et malicieuses de Luther, ce bouffon impertinent, vont disparaître. En fait, au-delà de toute honte et excité seulement par le désir de mentir, il construit ces inventions sur nous et il les propagea publiquement dans le monde : à savoir que le Christ est mort seulement à cause du péché originel, que les papistes considèrent le Christ comme une fable, etc.

⁴⁷ (33, p.7)

Ainsi selon Luther, les papistes considéraient le Christ comme une fable.

N'y a-t-il pas dans cette phrase une référence à la célèbre anecdote ? Est-ce que Luther lui-même l'a connue ?

Il n'y a pas de référence à Bembo ou à Léon X, mais c'est également une déclaration très intéressante, surtout en considérant que la source de l'épigramme sur Léon X pourrait être Melanchthon, le plus grand disciple de Luther.

Mais si c'est à Melanchthon et non à Bale qu'il faut attribuer la paternité de l'anecdote concernant Léon X, le problème est simplement décalé. C'est-à-dire : de quelle manière cette histoire de Léon X peut-elle avoir été portée aux oreilles de Melanchthon ?

Il convient alors de concentrer notre attention sur les protagonistes de l'anecdote, à savoir Léon X et Pietro Bembo. Il est évident que la seule personne qui put avoir connaissance de cette histoire ne peut être que le grand humaniste vénitien, Pietro Bembo, à moins qu'une tierce personne n'ait entendu la conversation entre les deux, une personne telle que Jacopo Sadolet, secrétaire de Léon X et ami proche de Bembo depuis toujours.

Mais quelle était l'attitude de Bembo envers le pape Léon X ?

Écoutons Vittorio Cian⁴⁸ :

Le dixième de Juin de l'année 1524, il (Bembo) écrivait au cardinal Innocenzo Cibò, légat papal à Bologne : "Beaucoup des tristes choses eurent lieu peu de temps après (c'est à dire après son départ de Rome) : la mort de Léon, la vacance de la papauté et après, sa plénitude qui fut encore pire que la vacance n'avait été." En affirmant que le pontificat d'Adrien fut encore pire que la vacance du Saint-Siège qui l'avait précédé, Bembo jetait une outrageante calomnie envers le, non grand, mais bon et pieux pontife flamand. Il doit bien savoir que l'intervalle entre la mort de Léon X (1er décembre 1521) et l'entrée d'Adrien à Rome (29 août 1523) avait marqué une des plus tristes pages de l'histoire italienne de cette époque. Mais une pareille opinion, bien qu'injustement exagérée, ne

⁴⁸ (16, p.19)

doit pas nous étonner, car il y a des causes multiples et bien connues qui nous permettent de l'expliquer et, dans une certaine mesure, même de la justifier. Tout d'abord, Bembo était encore l'humaniste, le courtisan qui avait vécu ses meilleures années entre le faste des joyeuses et badines cours, et il avait pris une part non négligeable lors du pontificat du pape Léon X, à ce qui fut nommé, avec raison, la bruyante bacchanale des arts et de l'esprit païen. L'avis que Bembo a si crûment exprimé sur la papauté d'Adrien VI, la réaction la plus étrange et inattendue relative à celle de son prédécesseur, se retrouve aussi dans la majorité des écrivains, des artistes, des esprits cultivés de cette époque, ainsi que dans la population de Rome et de l'Italie.

Avant d'être un religieux, Bembo fut un humaniste et c'est dans cet esprit qu'il regardait le pontificat de Léon X.

Dans l'ouvrage intitulé *Notae in Jacobi Gaffarelli Curiositates* (23), on peut lire qu'un jour, Bembo ayant été informé que Sadolet allait écrire un commentaire concernant l'épître aux Romains, il lui aurait dit : "*Omitte has nugas ; non enim decent gravem virum tales ineptiae*", c'est-à-dire "*Oubliez ces bêtises ; elles conviennent mal à un homme sérieux*".

Les '*nugae*' (le sens premier du latin *nux* est : noix) de Bembo sont en parfaite harmonie avec les '*nugae de Christo*' de Léon X à propos de l'anecdote rapportée par Lubbertus.

Écoutons encore Vittorio Cian concernant les relations entre Bembo et les savants de l'époque⁴⁹ :

Parmi les nombreux lettrés avec lesquels Bembo eut, en particulier pendant ces années, une longue familiarité de lettres et d'amitié, ou plus exactement dans ce qu'on appelle la 'sodalitas literaria' qui ne se développa guère davantage qu'à la Renaissance, il y eut de nobles figures d'humanistes étrangers qui eurent un rôle très important dans le mouvement religieux et philosophique de cette époque : tout d'abord Erasme connu par Bembo pendant son séjour à Rome, et ensuite Agricola, Budé, Longolio que nous avons déjà cités avec le célèbre Mélanchthon. Sans vouloir détailler la question concernant la véritable attitude prise par Bembo au sujet du mouvement

⁴⁹ (16, p.122)

religieux de son temps, nous nous contentons de remarquer l'importance de ses liens et de rappeler ce que nous avons déjà dit auparavant, c'est-à-dire que ses relations avaient essentiellement un caractère littéraire et procédaient d'une tradition commune des études et de la culture.

Cesare Cantù s'exprimait ainsi⁵⁰ :

Tandis qu'en Allemagne, il fut le parti des princes, en France le parti des nobles, en Italie il fut principalement le parti des lettrés. Après que la protestation fut émise en Allemagne, l'enviable réputation des savants italiens fit que les innovateurs à l'étranger sollicitèrent leur appui, et cherchèrent à diffuser leurs écrits ici où la vivacité de l'intelligence des nôtres était envahie par les nouveaux sermons. Certains de nos érudits étaient en correspondance avec les savants allemands, tels les cardinaux Bembo et Sadolet avec le savant Melanchthon, le premier apôtre de Luther, aimant la paix et la médiation, mais sans initiative.

Abordons maintenant l'élément fondamental de notre analyse.

Vittorio Cian nous parle d'une tradition commune d'études et de culture qui aurait justifié ces relations intenses, épistolaires en particulier entre catholiques et protestants. C'est certainement vrai, mais il y a plus que cela.

Jusqu'à la Diète de Ratisbonne en 1541 et avant la rupture sanctionnée par le Concile de Trente, les partis modérés des deux côtés (catholique et protestant) essayèrent de négocier un accord.

Chez les catholiques modérés et disposés à réformer l'Église catholique, il y avait justement Bembo et Sadolet, tandis que chez les protestants, Philippe Melanchthon était considéré non seulement comme un grand savant, mais aussi comme un homme calme et prêt à dialoguer.

Mais est-il plausible que dans une de ses lettres, Bembo (ou peut-être Sadolet) puisse avoir relaté à Melanchthon l'anecdote de Léon X ?

La réponse à cette question, ne peut être que négative.

⁵⁰ (15, vol.1, p.389)

Les deux cardinaux n'auraient jamais écrit à Melanchthon une telle histoire. Et si c'était le cas, dans quel but ?

Déjà Sadolet, dans une lettre⁵¹ datée du 15 juillet 1537, avait écrit à Melanchthon, convaincu de la possibilité d'un dialogue entre les églises chrétiennes et désireuses d'implanter une relation avec les plus disposés des réformateurs luthériens et catholiques. La lettre avait un ton très laudatif envers Melanchthon, elle débutait avec : *Dilectissimo tanquam fratri, Ph. Melanchthoni sacrarum litterarum Professori* et terminait avec une mielleuse : *Vale mi doctissime Melanchthon, et nos tui amantissimos dilige.*

Melanchthon fit connaître cette lettre à ses amis les plus fidèles.⁵²

Luther lui-même apprit la chose et en parla dans le *Colloquia Mensalis*⁵³ en ces termes : *Sadolet, un homme très adroit et savant, qui avait été quinze ans le secrétaire du Pape, écrit dans la manière la plus courtoise à Philippe Melanchthon, mais en exagérant sournoisement, conformément à la manière italienne.*

C'en fut assez parce que la lettre fût rapidement dénoncée par les milieux les plus conservateurs du Vatican comme un véritable acte de trahison et Sadolet dut se défendre vigoureusement de l'accusation d'être passé de l'autre côté.

Ceci juste pour se rendre compte combien il est peu probable qu'une anecdote comme celle de Léon X soit apparue dans la correspondance entre Bembo ou Sadolet et Melanchthon, sans que l'événement ne fût rapidement connu par tout le monde. Bembo ne pouvait rapporter cette histoire qu'exclusivement par voie orale à une personne liée par des affinités littéraires, mais en même temps religieusement de l'autre bord, un humaniste protestant aussi lié à Philippe Melanchthon.

Georgius Sabinus est notre *deus ex machina*.

⁵¹ (14, pp.170-173)

⁵² (13) Ep. à Vito Theodoro, 1537: *Mitto tibi exemplum epistolae Sadoleti, quam nuper adeo ad me missit, quam non ostendes, nisi fidis amicis. Nam spargi in vulgos nolo. Est venustissime scripta et cautissime.*

⁵³ (27, vol.2, p.159)

Sabinus, né en 1508, poursuit ses études à Wittenberg où il fut bientôt apprécié par Melanchthon en vertu de son talent littéraire assurément hors du commun. L'estime de Melanchthon pour Sabinus était si grande qu'en 1536, il lui donna en mariage sa fille bien-aimée Anna⁵⁴. Néanmoins l'amitié entre les deux hommes ne s'estompa pas après la mort prématurée d'Anna en 1545 et ce fut probablement le plus grand malheur qui bouleversa la vie de Philippe Melanchthon.

Cependant avant le mariage, en 1533, Sabinus voulut visiter l'Italie et c'est à cette époque qu'il rencontra les plus grands humanistes de l'époque, y compris Pietro Bembo avec qui il se lia d'une grande amitié ; il lui dédia même de nombreuses *carmina*. Bembo appréciait grandement Sabinus pour son latin ainsi que pour le rôle qu'il joua dans la tentative de recomposer le monde chrétien jusqu'à la Diète de Ratisbonne comme en témoignent ses lettres allant de 1533 à 1545⁵⁵.

Il est aisé d'imaginer que pendant son séjour chez lui, Sabinus entendit, de Bembo lui-même, les nombreuses anecdotes concernant le vénitien et qui circulaient encore les années suivantes, en particulier dans les milieux protestants, y compris la plus importante concernant l'histoire de Léon X et la fable du Christ. En revanche, on ne peut croire que ces anecdotes ne soient pas parvenues aux oreilles de Melanchthon, beau père de Sabinus. L'humaniste allemand pouvait indiscutablement compter sur la discrétion de Melanchthon et pourtant, comme il semble, Luther lui-même vint à connaître cette histoire⁵⁶.

Quant au rôle délicat joué par Sabinus au cours de ces années-là (la Diète de Ratisbonne), les raisons pour lesquelles, non seulement la source, mais les anecdotes elles-mêmes ont commencé à circuler seulement après la mort de Bembo en 1547, sont évidentes.

⁵⁴ Voir (24, p.325)

⁵⁵ Voir (17, p.217)

⁵⁶ Voir infra (33). *Les papistes considèrent le Christ comme une fable*. La phrase est évasive. Il n'y a pas de référence à Léon X ou à Bembo. Mais Luther mourut en 1546, avant Bembo (1547). Il se peut que Luther, connaissant l'anecdote par Melanchthon, ne voulut pas trahir sa source, sans toutefois perdre l'occasion de dénigrer les papistes.

Que les choses se soient déroulées ainsi, à savoir que cette ‘fuite’ concernant divers épisodes de la vie de Bembo fut l’œuvre de Sabinus nous est confirmé par une autre anecdote ayant pour protagonistes Sabinus et Bembo ; elle nous est contée par Melchior Adam⁵⁷ en 1620.

Dans cette histoire, nous lisons que Melanchthon envoya Sabinus chez Bembo avec une lettre de présentation et l’humaniste vénitien invita Sabinus à dîner chez lui. Pendant le banquet, il questionna Sabinus avec trois interrogations, à savoir : quel était le salaire de Melanchthon, quel était le nombre de ses auditeurs et enfin, quelle était sa pensée au regard de la vie éternelle et de la résurrection des morts.

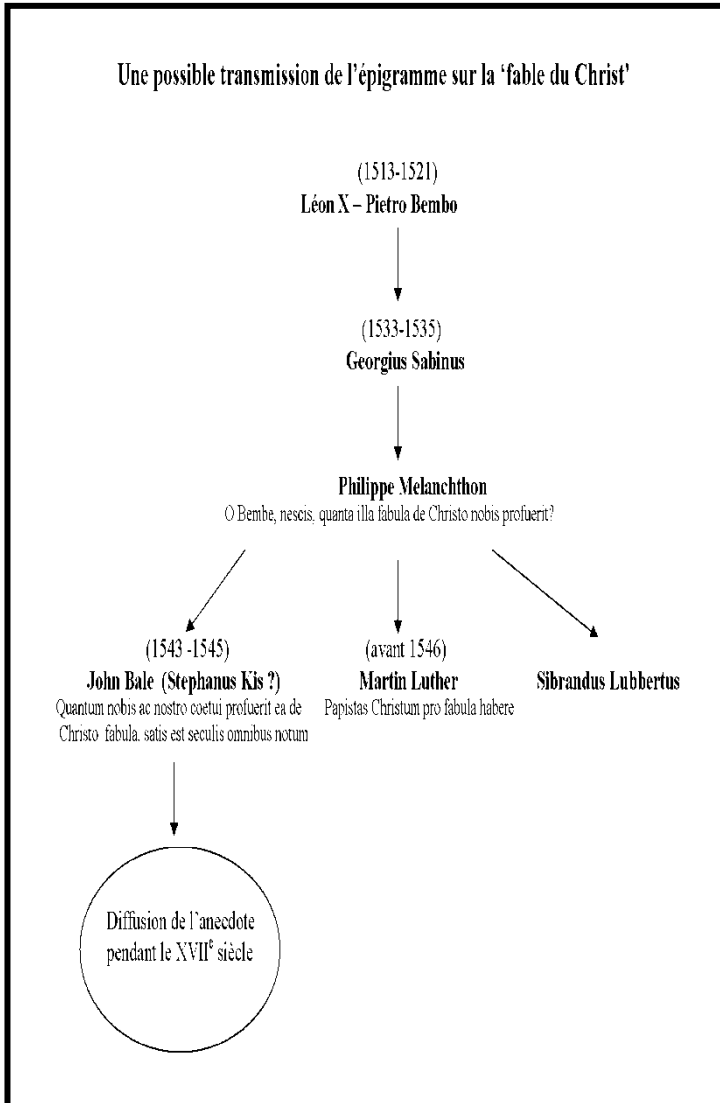
A la première question, il répondit que Melanchthon recevait 300 florins par an. A cela, Bembo s’écria “Oh ingrate Allemagne, payer si peu un si grand homme.” Sabinus répondit à la deuxième question en affirmant que Melanchthon comptait habituellement 1 500 auditeurs. Bembo répliqua : “Je ne peux pas croire cela, je ne connais pas d’université de l’Europe, en dehors de Paris, où un enseignant a tant d’étudiants”. Melanchthon avait bel et bien souvent jusqu’à 2 500 auditeurs. Sabinus éluda la troisième question en disant que d’après les ouvrages de Melanchthon, il était clair qu’il croyait dans les deux articles. De là la choquante réponse de Bembo : “Haberem virum prudentem, si hoc non crederet”.

Une fois de plus nous voyons Bembo exprimer une opinion qui n’est pas sans rappeler celle de son bien-aimé pape...

Or, qui d’autre si non le même Sabinus a pu divulguer cette histoire ?

⁵⁷ (1, p.360)

Une possible transmission de l'épigramme sur la 'fable du Christ'



1) Érasme et la fable

La phrase de Léon X sur la fable du Christ s'intègre dans un important contexte de controverses religieuses qui eurent pour pôle central le malentendu auquel cette expression allait inévitablement se prêter, à une époque où le bûcher était le prix à payer pour ceux qui décidaient d'exprimer librement leurs opinions sur le christianisme.

Les polémiques culminèrent dans les années qui suivirent immédiatement la mort de Léon X et le protagoniste fut le plus grand humaniste du XVI^e siècle : Érasme de Rotterdam.

Tout d'abord, il faut comprendre ce que Léon X et les savants du XVI^e s. auraient pu entendre à propos de la choquante expression 'fabula de christo'.

Il y a un passage dans l'œuvre monumentale d'Érasme *Adagiorum Chiliades quatuor* qui ne peut manquer de nous surprendre. Il s'agit d'un adage inclus dans l'édition de 1515 de l'ouvrage (Édition Froben) et qui sera ultérieurement publié sous la forme du libellé : *Dulce Bellum inexpertis*, 'La guerre paraît douce à ceux qui n'en ont pas l'expérience'. Composé entre 1514 et 1515, peu après la fin de la décennie belligérante du pape Jules II, l'ouvrage s'adressait tout particulièrement au nouveau pape, Léon X, sur qui reposaient les espoirs d'Érasme pour une nouvelle ère de paix et de réconciliation.

Bibliographie

1. ADAM, M., *Vitae Germanorum Theologorum*, Francfort, 1653.
2. ALLEN, P.S., *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, Oxford, 1910.
3. ALSTED, J.H., *Scientiarum omnium encyclopaedia*, Lyon, 1649
4. BAYLE, P., *Dictionnaire historique et critique*, vol.9, Rotterdam, 1697.
5. BALE, J., *Scriptorum illustrium maioris Brytanniae*, Bâle, 1557.
6. BALE, J., *Acta Romanorum Pontificum*, Bâle, 1558.
7. BIANCHI-GIOVINI, A., *Il diario di Burcardo quadro dei costumi della corte di Roma*, Florence, 1861.
8. BIETENHOLZ, P. G., *Historia and fabula : myths and legends in historical thought from antiquity to the modern age*, Leiden, 1994.
9. BOCCACCIO, G., *Genealogia Ioannis Boccatii cum demonstrationibus in formis arborum designatis*, Venise, 1511.
10. BOHLAUS NACHFOLGER, H., *M. Luthers Werke, Kritische Gesamtausgabe, Tischreden*, Weimar, 1912.

11. BOTTA, C., *Storia dei popoli italiani : dall'anno 300 dell'era volgare sino all'anno 1789*, Livourne, 1826.
12. BRETSCHEIDER, K.G., *Philippi Melanthonis Opera quae supersunt omnia, vol.XX*, Brunswick, 1854.
13. BRETSCHEIDER, K.G., *Philippi Melanthonis Opera quae supersunt omnia, Epistolarum Libri VII-VIII vol.III*, Halle, 1836.
14. CAMERARIUS, J., *De Philippi Melanthonis vita narratio*, Halle, 1777.
15. CANTU', C., *Gli eretici di Italia, discorsi storici*, Turin, 1865.
16. CIAN, V., *Un decennio della vita di Pietro Bembo (1521-1531)*, Turin, 1885.
17. DANZI, M., *La biblioteca del cardinal Pietro Bembo*, Genève, 2005.
18. DUPLESSIS, C., *Collectio judiciorum de novis erroribus*, Paris, 1728.
19. ERASMUS, D., *Adagiorum Chiliades quatuor*, Paris, 1558.
20. ERASMUS, D., *Elogio della Follia. Corrispondenza Dorp-Erasmo-Moro*, Milan, 2004.
21. HARRIS, J.W., *John Bale, a study in the minor literature of the Reformation*, Urbana, 1940.
22. KIS, S., *Speculum Pontificum Romanorum*, Bâle, 1584.
23. KNOWLES, E., *What they didn't say, a book of misquotation*, Oxford, 2006.
24. LANCETTI, V., *Memorie intorno ai poeti laureate d'ogni tempo e d'ogni nazione*, Milan, 1839.
25. LEDDERHOSE, K.F., *The life of Philip Melanchthon*, Philadelphie, 1855.
26. LUBBERTUS, S., *De papa romano libri decem*, Franeker, 1594.
27. LUTHER, M., *Colloquia Mensalia*, Londres, 1840.
28. MASSAUT, J.P., *Colloque Érasmien de Liège*, Liège, 1987.
29. MICHAELIS, G., *Notae in Jacobi Gaffarelli Curiositates*, Hambourg, 1676.
30. SCHAFF, P., *The New Schaff-Herzog Encyclopedia of Religious Knowledge*, New-York, 1910.
31. SHEERIN, D., *Controversies*, Toronto, 2005.
32. TRACY, J. D., *Erasmus of the Low Countries*, Londres, 1996.
33. WINDECK, J.P., *Controversiae de mortis Christi efficacia inter Catholicos et Calvinistas*, Cologne, 1603.

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **134**

LE PANTHÉISME AU MOYEN AGE

Par Pierre VIAL

Le panthéisme est, comme l'indique l'étymologie, une conception du monde selon laquelle Dieu et le monde ne sont qu'une seule et même chose. Jean Scot Érigène, a résumé au mieux cette vision philosophique en la formulant ainsi : « Tout est en Dieu et Dieu est en tout ».

Le conférencier va nous conter la vie de Jean Scot Erigène et de ceux qui ont prolongé son œuvre.

Comme à son habitude Pierre Vial nous livre une conférence bien documentée et passionnante.

Une conférence à posséder.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

SIMPLE BILLET D'UN JOUR BOURDES MONUMENTALES ET RÉALITÉS.

Guy Rachet

Ce samedi matin du 5 juin, j'écoutais sur France Inter la revue de presse d'Ivan Levaï. Toujours originale avec une pointe de poésie. Il l'a terminée avec la fameuse anecdote concernant Mac-Mahon, alors Président de la République, qui visite l'école militaire de Saint-Cyr. Parmi les cadets se trouve un Africain. Il s'arrête devant lui et lui demande : « C'est vous le nègre ? » L'impétrant ayant opiné du chef, le Président conclut. « C'est bien. Continuez. » D'où l'on conclut que ce pauvre maréchal Mac-Mahon était un incurable imbécile. Or cet homme qui s'est distingué lors de la guerre de Crimée et lors de la bataille de Magenta, cet homme qui a été gouverneur général de l'Algérie de 1864 à 1878, cet homme qui a été Président de la République, pouvait-il être aussi stupide qu'une interprétation simpliste de l'anecdote pourrait le laisser croire ? Comment faut-il donc recevoir ses paroles ? Tout bonnement parce que, avant l'inspection, on lui a fait savoir qu'il y avait un homme de couleur, qu'on appelait alors un nègre (je ne sais finalement pourquoi on veut voir un aspect péjoratif dans le mot de nègre facile à revoir et corriger, et pourquoi on trouve que « noir » traduction directe et imbécile de l'anglais « black », est plus idoine que nègre, alors que les Africains, et d'ailleurs bien d'autres populations peuvent avoir le teint variant dans les bruns mais n'est jamais vraiment « noir »). Donc lorsque Mac-Mahon lui demande « c'est vous le nègre » il faut le comprendre de cette manière : « Ainsi, c'est donc vous l'homme de couleur qui vient de notre empire ! ». Le « c'est bien » qui suit la remarque, signifie que le fait qu'un Africain issu d'une colonie soit entré à Saint-Cyr afin de devenir officier dans l'armée française et donc commander à des Français (« blancs ») est une heureuse chose : d'où le « c'est bien ». Quant au « continuez », cela ne signifie pas « continuez d'être un nègre » : ce sont des interprètes imbéciles qui prennent les autres pour plus imbéciles qu'eux. Cela signifie qu'il serait bon, soit qu'il persiste dans son engagement à Saint-Cyr pour devenir officier, soit qu'il faut continuer à recruter des hommes venus de l'empire pour en faire des officiers de l'armée française.

Voilà donc une gaffe ou une sottise qui n'est jamais ni l'une ni l'autre. L'autre gaffe serait celle de Brice Hortefeux condamné par un tribunal, l'annonce de cette condamnation ayant été faite tout de suite après ce que j'appellerai plutôt la chronique d'Ivan Levaï, pour son trop fameux : « Un ça va. C'est s'il y en a plusieurs que commencent les problèmes ». Ce n'est certes pas mon propos d'entrer de quelque manière que ce soit dans cette polémique qui fait les choux gras d'une association qui s'est instituée gardienne de ce qu'on appelle le politiquement correct savoir en cette occurrence tout propos déclaré par elle « raciste », évidemment lorsque ce dit racisme va dans le sens Français versus étrangers, notamment de couleur, mais certes pas lorsque le racisme s'exprime virulemment en sens inverse. Donc, pour reprendre le constat de Monsieur Hortefeux, on ne peut que chercher à le généraliser en se fondant sur des faits historiques, donc incontestables. C'est ainsi que lorsque les Romains qui ont commencé à intégrer dans leurs légions des Germains et autres Barbares d'autres Rhin et Danube, et que, par la suite, ils les ont intégrés dans les frontières de l'empire comme « fédérés », ils ont eu une action sans nul doute heureuse et utile pour l'empire. Mais lorsqu'ils n'ont plus été capables de contrôler le flot des immigrants barbares, même avec l'aide des anciens Barbares devenus de vrais Romains (songez, par exemple, à Aetius, fils du Scythe Gaudence, le vainqueur d'Attila aux Champs Catalauniques), ils se sont retrouvés sujets des nouveaux royaumes barbares, Francs, Alamans, Wisigoths, qui avaient fait éclater l'empire de Rome : ce fut le début de leurs « problèmes ».

Voulez-vous un autre exemple qui ne pourra que remplir d'aise le MRAP et autres lobbys et coteries, incorruptibles gardiens du politiquement correct ? Lorsque les Carthaginois naviguaient le long des côtes atlantiques de l'Afrique pour y faire du commerce, et lorsque, deux millénaires plus tard, les Portugais leurs succédèrent, tout allait bien pour les populations de ce qui allait devenir l'Afrique Occidentale. Il n'en allait d'ailleurs plus de même pour l'Afrique Orientale devenue depuis déjà plusieurs siècles le fournisseur principal de bois d'ébène du monde musulman, il convient de le rappeler. Mais lorsque les Européens arrivèrent, non plus avec quelques caravelles, mais en masse, c'est là que commencèrent les problèmes pour l'Afrique... Il faudrait donc conclure que M.

Hortefeux a fait, en une « brève de comptoir », le constat d'une évidence, bien que, reconnaissons-le, il aurait mieux fait de se taire, surtout lorsqu'on occupe le poste ministériel que nous savons. Cette fois, il s'agit bien d'une gaffe !